

LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR

# le plaisir des ivres

**L'ENCLUME**  
de Jack Jarmuschewicz  
MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Montréal, samedi 7 juillet 1990

ELVIN JONES

## Il était une fois la batterie

Serge Truffaut

**A**L'AUBE, ils étaient séparés. Au crépuscule, ils étaient rassemblés. Au début, il y avait le tambour, la caisse claire, la caisse sombre, la petite cymbale et la grande cymbale. Pour chacun de ces instruments, il y avait une personne.

Au sein de l'Excelsior Brass Band, la première fanfare à avoir arpenté les rues de la Nouvelle-Orléans, pas moins de trois à quatre personnes étaient nécessaires pour marquer le rythme. La famille était alors séparée.

En 1895, un certain Dee Dee Chandler, chagriné par cette séparation, eut l'idée de rapprocher tous les membres de cette famille à coups de ficelles et de bouts de bois. Un instrument venait de naître. La batterie, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, a vu le jour grâce au jazz. En fait, c'est à se demander si ce ne fut pas la batterie qui a favorisé l'émergence de ce genre musical appelé « jazz ».

Toujours est-il que Chandler invente un nouvel instrument. Les premiers stylistes se nomment Baby Doods et Zutty Singleton. C'est deux-là en effet ont écrit le premier chapitre de « La méthode ». Après eux, Sonny Greer, Dave Tough, Chick Webb, Cozy Cole et Lionel Hampton imprimèrent leur marque respective à cet instrument.

Puis, en 1945, Kenny Clarke d'abord, Art Blakey ensuite, se sont mêlés à cette histoire. Ils ont fait une révolution. Et comme le but d'une révolution consiste — normalement ! — à faire sauter les verrous de l'obscurantisme, Clarke et Blakey ont inventé des cocktails percussifs qui ont littéralement permis au bebop de Monk et Parker d'émerger d'un sous-sol de la 52e rue à New York. Clarke et Blakey furent les éclaireurs de cette libération. On fait un bond.

Un beau jour arrive un batteur de Detroit. Il est le cadet d'une famille de grands, de très grands musiciens. Le nom ? Jones. Le prénom ? Elvin. C'est lui, c'est Elvin Jones qui va déployer derrière John Coltrane ces nappes sonores qui vont « orientaliser » le jazz. C'est lui qui, le premier, a introduit au beau milieu d'un ensemble rassemblant, outre sa batterie, un saxophone, un piano et une contrebasse, ces riches et puissantes couleurs africaines.

Plus subtile qu'on ne le pense, la programmation du Festival international de jazz de Montréal nous aura permis d'entendre, en moins d'une semaine, trois de ces rythmiciciens qui ont écrit un chapitre important de l'histoire de la percussion. Ce soir, en effet, on pourra se délecter une fois de plus à l'écoute du jeu ardent de Art Blakey et sourire avec Lionel Hampton.

Le troisième de ces artisans à l'égard de qui nous avons une énorme dette, c'est Elvin Jones. On l'a vu. On

l'a entendu. On l'a apprécié. Mieux, on l'a aimé. Alors, on l'a rencontré. Ne soyons pas timorés. On devrait plutôt dire qu'on a eu le bonheur de le rencontrer et d'en savoir plus long sur cette histoire.

Chaleureux et généreux de son temps, brillant et humble, sympathique et indulgent, tel était Elvin Jones lorsque nous l'avons rencontré mercredi dernier sur la rue de l'Épée. Avec sa voix aussi riche et puissante que son accompagnement sur *Harlem Blues* de Phineas Newborn, il a précisé et élagué. Il a expliqué ou, plus précisément, il a tout ramené à l'essentiel.

« Les livres écrits sur le jazz ne vous donnent pas tout le spectre de l'histoire du jazz, explique Jones. Prenez, Max Roach et Philly Joe Jones. Les deux m'ont souvent parlé d'un batteur génial, très inventif, qui vivait à Chicago et de qui ils ont appris quelque chose. Il s'appelait Ike Day ». Les livres, et il y en a un « maudit » paquet, ne parlent pas de M. Day.

De la même façon qu'il ne mentionne pas le nom de Fred West. « Un homme brillant qui, par bonheur, m'a enseigné alors que j'étais encore à Detroit. » Au-delà de la technique, « c'est lui qui m'a donné la motivation ». À l'instar de Ike Day, « il a été très important pour quelques-uns d'entre nous, et pourtant on ne le connaît pas ».

Ce que les livres n'arrivent pas à traduire, c'est que fondamentalement les musiciens que l'on peut considérer comme les maîtres du jazz « sont des gens qui se sont moralement engagés à demeurer honnêtes ». Personnellement, « c'est cela mon objectif, ajoute Jones. Tâchez d'être honnête avec moi et avec les autres ». Pour cet homme âgé de 63 ans, cette règle se traduit musicalement ainsi : « Je continue, non pas à apprendre comme tel, mais bien à chercher comment il faut apprendre ».

« J'ai appris autant auprès de Philly Joe (Jones) et « Papa Joe » (Joe Jones) qu'en écoutant Pablo Casals, qui est un de mes musiciens favoris. À chaque fois que je l'écoute, il me donne quelque chose. Mentalement, il m'inspire pour le reste de la journée. C'est ça l'essentiel. C'est d'être inspiré. Kenny Clarke, Roy Haynes, Jimmy Crawford, qui fut un des batteurs de Jimmy Lunceford, Cozy Cole, Max Roach, pour ne parler que des batteurs, sont tous des gens inspirés et qui vous inspirent ».

« Que ce soit à la batterie ou au piano, vous devez, si vous souhaitez sincèrement être à la fois intègre et créatif, pratiquer votre instrument huit heures par jour. Tout instrument requiert beaucoup de pratique. Car si vous n'avez pas cette discipline, vous ne parviendrez pas à traduire ce qu'il y a en vous. Vous ne parviendrez pas à communiquer ».

« Pour moi ce qu'il y a de capital dans la vie, c'est d'être constamment présent ».

Voir autre texte en page C-2

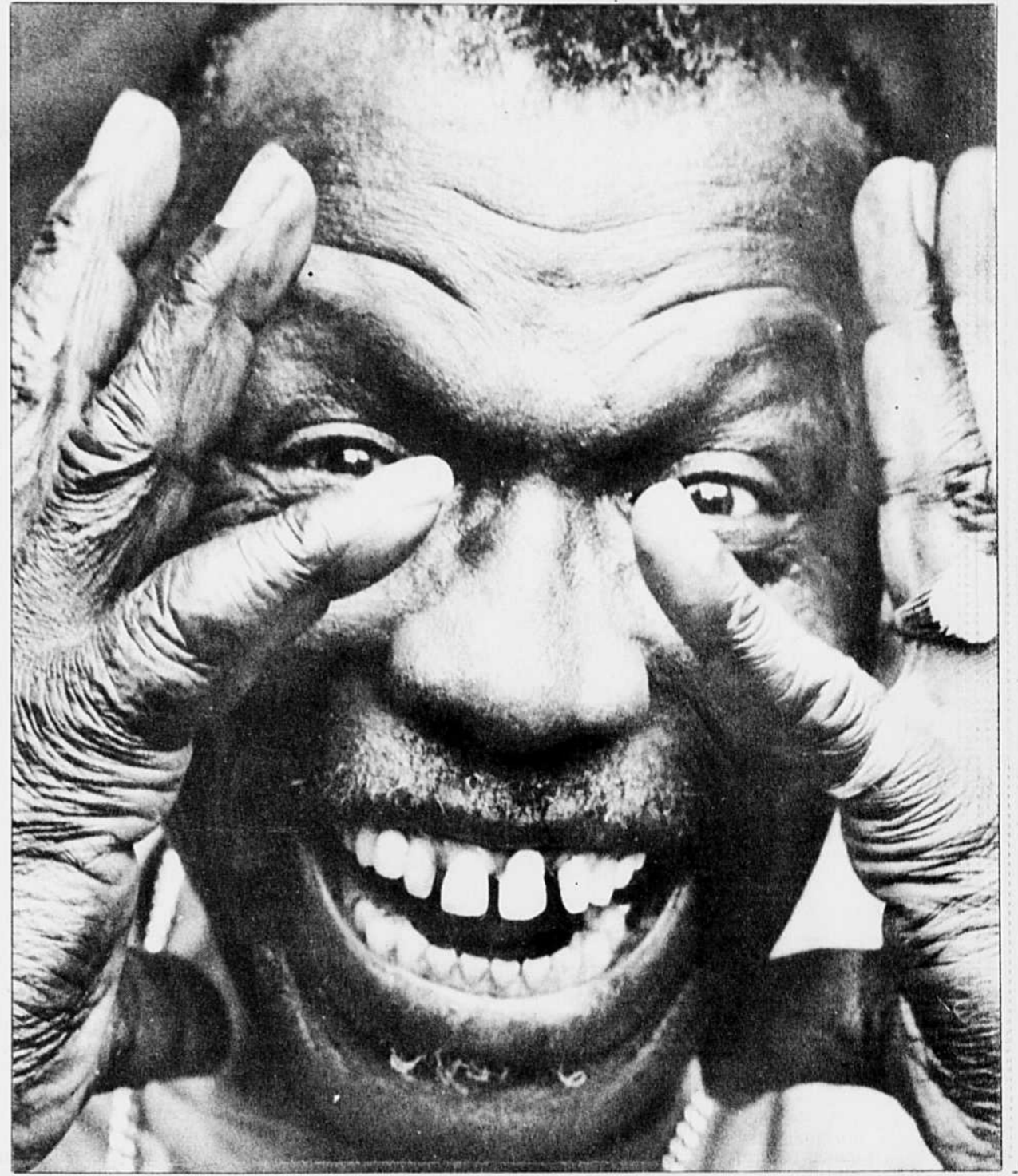


PHOTO JACQUES NADEAU

Elvin Jones (notre photo) fut le premier à réunir autour de sa batterie un saxophone, un piano et une contrebasse pour peindre de riches et puissantes couleurs africaines.



PHOTO VANCOUVERT ART GALLERY

Queen Charlotte Islands Totem (Halna) (1928), une des toiles de Emily Carr exposées jusqu'au 3 septembre au Musée des beaux-arts à Ottawa.

## Emily Carr, génie solitaire

Claire Gravel

**L**E MUSÉE des beaux-arts du Canada à Ottawa présente jusqu'au 3 septembre une des plus grandes rétrospectives (180 œuvres) consacrées à un artiste canadien. Et cet artiste est une femme : Emily Carr.

Que connaissons-nous au Québec de cette peintre de la côte Ouest ? Peu de choses, hormis ses nombreux totems et ses arbres enlevés dans un mouvement spiralel du pinceau.

L'exposition s'ouvre sur un *Autoportrait* de 1938-39 où l'artiste déjà âgée nous contemple gravement. Cette huile sur papier, chatoyante comme un pastel, n'a rien à envier à la brillante des aquarelles de 1908-09 : elles montrent le même élan, fluide et serein, qui qualifie toute l'œuvre.

Emily Carr est une des plus grands peintres canadiennes et certainement la plus grande artiste de la période moderne de la côte Ouest. Née en 1871 à Victoria de parents britanniques, elle s'insurge contre les valeurs de cette société, s'en éloignant dès l'enfance pour dessiner des journées entières sous les arbres. Elle ira étudier la peinture à San Francisco (1890-1893), puis à Londres (1900-1903) et plus tard à Paris (1910).

En 1899, elle entreprend le premier de ses longs voyages dans les réserves amérindiennes. Les premières œuvres, paysages aux relents d'académisme hollandais, font place à des compositions plus dépouillées et, après Paris, l'influence du post-impressionnisme fait vibrer une palette qui se rapproche de celle des Fauves. Carr transcrit à son retour les sites amérindiens dans ses nouvelles préoccupations formelles.

Il faut avoir en tête qu'elle ne rencontrera les membres du Groupe des Sept que bien plus tard et que les communications entre les milieux artistiques étaient à l'époque inexistantes. Elle doit se battre contre l'inertie ambiante, fondant la British Columbia Society of Fine Arts, louant des espaces pour pouvoir exposer. Comme l'écrit la conservatrice de l'exposition, Doris Shadbodt (qui avait organisé l'exposition du centenaire d'Emily Carr à la Vancouver Art Gallery en 1971), la Colombie-Britannique était alors démunie de structures pour les artistes et Carr a vécu dans un isolement très dur.

Poursuivant ses voyages dans les villages amérindiens, elle s'aperçoit que leur culture est en train de disparaître. Les mâts totemiques qu'elle va dès lors s'attacher à peindre avec la plus grande attention, laissant de côté la pure exaltation colorée post-impressionniste pour une ligne accusée plus soucieuse du détail, vont devenir la métaphore du peuple qui s'étirole, et c'est sans doute pourquoi il se trouve peu de personnages dans ses toiles, les arbres sculptés, comme la forêt décimée plus tard, portant tout le poids du drame.

Des cartes recensent ses périples chez les tribus Nootkas de la côte Nord-Ouest de l'Île de Vancouver, les Kwakiutls du Sud qui s'étendent du Nord de l'île jusqu'à la côte continentale, les Salish plus au Sud, les Aïdas des îles de la Reine-Charlotte, les Tlingits du golfe de l'Alaska (où elle se rend en 1907 avec sa sœur Alice), les Tsimshians de la région des rivières Nass et Skeena et les Kwakiutls du nord. Elle écrira le récit de ces voyages et les journaux locaux relateront ses excursions.

Voir page C-2 : Carr



PHOTO COLLECTION PARTICULIÈRE

Autoportrait de Emily Carr, une huile sur papier (1938-1939).

JEAN-CLAUDE DUSSAULT

### L'Inde vivante

Des monastères du Ladakh aux rives sacrées de Kanya Kumari

RÉCIT DE VOYAGE



• L'HEXAGONE

234 p. — 17,95 \$

## JEAN-CLAUDE DUSSAULT L'INDE VIVANTE

DES MONASTÈRES DU LADAKH AUX RIVES SACRÉES DE KANYA KUMARI

- Un récit de voyage qui révèle une Inde vivante et réelle, comme si nous y étions.
- Jean-Claude Dussault nous raconte avec brio cette *Inde vivante* qui continue de fasciner le voyageur occidental.
- Un livre de vacances qu'il faut absolument apporter dans ses bagages.

RÉCIT DE VOYAGE

**l'Hexagone**  
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

RÉCIT DE VOYAGE



# Musique et littérature se rencontrent au Festival de Trois



PHOTO REYNALD LEBLANC  
Anne-Marie Alonzo, organisatrice du festival.

## Guy Ferland

Compte tenu de l'orgie de festivals de toutes sortes qui assaillent le Québec, il n'était pas évident qu'un nouveau festival, à Laval tous les lundis de l'été, et consacré à la littérature de surcroît, serait un succès.

Pourtant, après une première année, le festival de Trois a le vent dans les voiles et on parle même d'étendre les frontières pour la prochaine édition en invitant des auteurs étrangers qui donneraient un caractère « international » à l'événement.

L'organisatrice et l'initiatrice du projet, Anne-Marie Alonzo, est la première surprise de l'expansion du festival. « Au départ, je voulais organiser des lectures publiques pour quelques amis. Mais j'ai rapidement constaté qu'ils attireraient trop de spectateurs. J'ai demandé alors à d'autres auteurs de participer à des lectures-spectacles et ils ont tous été

emballés par le projet. Je leur disais qu'il fallait construire une sorte de lecture publique animée par la musique et par la dramaturgie ».

C'est ainsi qu'Anne-Marie Alonzo a demandé à près d'une dizaine d'auteurs de réaliser un spectacle dont ils seraient entièrement responsables. « Je dis toujours aux auteurs invités de réaliser ici leur rêve en interprétant comme ils le veulent et avec qui ils veulent leurs textes. Je ne sais jamais à l'avance le contenu des spectacles. »

Le charme particulier du festival tient entre autres au lieu où se déroulent les soirées, dans l'agora extérieure de la Maison des arts de Laval. L'endroit est paisible, isolé, champêtre et prête à l'audition de la parole. « La maison d'éditions Trois, qui a publié une vingtaine d'ouvrages, et la revue qui porte le même nom, a son siège social à Laval et il était normal que la ville lui donne son soutien, explique l'auteur-organisatrice. »

Cette année, c'est la Maison des arts qui a insisté pour la tenue du festival. « Organiser seule un événement de cette envergure est épuisant. Cela représente huit mois de travail intensif. Mais devant l'insistance de la direction de la Maison et des auteurs qui voulaient participer à cette fête de l'écriture, je me suis laissée embarquer une autre fois dans l'aventure. »

Anne-Marie Alonzo, née en Égypte, élevée en français mais éduquée en allemand, n'a appris à écrire correctement le français qu'à sa venue au Québec, il y a 27 ans. « Ce qui explique peut-être ma syntaxe particulière », lance-t-elle en boutade. En paraphrasant Colette, sur qui elle a écrit une thèse de doctorat, elle dit : « Je m'ai cassé le cou. » En effet, trois ans après son arrivée dans la belle province, elle perd l'usage de ses jambes à la suite d'un accident. Ce qui ne l'a pas empêchée d'être très active et productive dans le do-

main des lettres québécoises. Son festival est un des plus beaux cadeaux qu'on ait fait aux auteurs québécois.

« Je tiens à certains principes. Chaque personne invitée par le festival doit être payée. Je me suis même arrangée pour qu'on paie tout le monde au même tarif : auteurs, musiciens, comédiens, techniciens. Je veux également que toutes les sortes d'écriture soient représentées : poésie, chanson, essai, prose, etc. Ainsi, la première présentation qui a eu lieu lundi dernier mettait en vedette France Castel, qui a donné tout un éventail de son talent pour chanter l'écriture. Lundi prochain, le 9 juillet, c'est le poète-essayiste Normand de Bellefeuille qui interprétera quelques textes en compagnie du comédien Jean-Pierre Alonzo et du musicien Charles Papisoff. Le 16 juillet, Monique Miller, Gilles Pelletier et François Cousineau rendront hommage à Marcel Dubé. »

Parmi les autres invités, mentionnons Suzanne Jacob le 23 juillet, Francine D'Amour et Jean L'Italien le 30 juillet, Louise Dupré et Pauline Julien le 6 août, Denise Desautels et Luce Guilbault le 13 août, Francine Ouellette et Gérard Poirier le 20 août et, finalement, Monique Leyrac qui rendra hommage à Émile Nelligan le 27 août, en guise de clôture.

« Ce que j'aime par dessus tout dans le principe de ces rencontres, ce sont les rapports très étroits qui naissent quelquefois des performances entre les musiciens, les comédiens et les auteurs. On décroïssonne de cette façon les genres. Tout le monde est enthousiaste et plusieurs personnes veulent revenir. Ainsi, on tisse des liens profonds. »

Les performances ont lieu à l'intérieur de la Maison des arts de Laval s'il pleut, mais il faut espérer du beau temps pour que la fête de l'écriture soit complète tous les lundis de l'été à Laval.

## Les préférés d'Elvin Jones



### Serge Truffaut

ELVIN Jones, tout le monde le sait, fut le pivot rythmique du fameux quartette que dirigeait, au début des années 60, le saxophoniste John Coltrane. On le sait beaucoup moins, mais il fut le pivot rythmique d'enregistrements très influents. Il a participé en effet à des sessions qui font encore aujourd'hui le délice de beaucoup d'amateurs.

Avec cinq de ces albums où il a laissé son empreinte, on est allé à sa rencontre pour lui demander ce que chacun d'entre eux évoquait.

**Premiado** sur étiquette *Riverside*, avec Barry Harris au piano et Joe Benjamin à la contrebasse : « Barry est un homme de savoir, dit Jones. C'est lui qui, à Detroit, nous a notamment appris ce que l'instrumentation dans le jazz signifie. Ce qu'il y a de fascinant chez cet homme doué, c'est qu'avec toutes les connaissances qu'il a accumulées au cours des années il continue à apprendre et à enseigner. »

Pour ce qui est de son style, « il est un pianiste très articulé. C'est un pianiste au toucher merveilleux. Lorsqu'il joue, et c'est le cas avec cette session, on entend, on sent que Barry est un homme de connaissance. J'avais beaucoup apprécié cette session. D'autant plus qu'à la contrebasse il y avait Joe Benjamin. Un musicien au toucher sûr, solide. Ses intonations étaient toujours parfaites. »

**Harlem Blues** sur étiquette *Contemporary*, avec Phineas Newborn au piano et Ray Brown à la contrebasse :

« Ah ! Phineas ! Pour moi, il est le maître du piano. Je crois sincèrement qu'il fut le meilleur musicien sur cet instrument. »

« Ce qu'il y a de plus incroyable, c'est qu'au cours des 12 mois qui avaient précédé cette session il n'avait pas touché à son piano. Il était de santé fragile. C'était un homme doux qui ne parvenait pas à prendre soin de lui-même. Il pouvait jouer avec une main ce que d'autres faisaient avec les deux. Il y avait en lui une grande sensibilité. Lorsque nous avons enregistré *Come Sunday*, pour cet album, toutes les personnes présentes avaient la larme à l'oeil. Il y avait beaucoup d'émotion en lui. »

**Juju** sur étiquette *Blue Note*, avec Wayne Shorter au saxophone, McCoy Tyner au piano, et Reggie

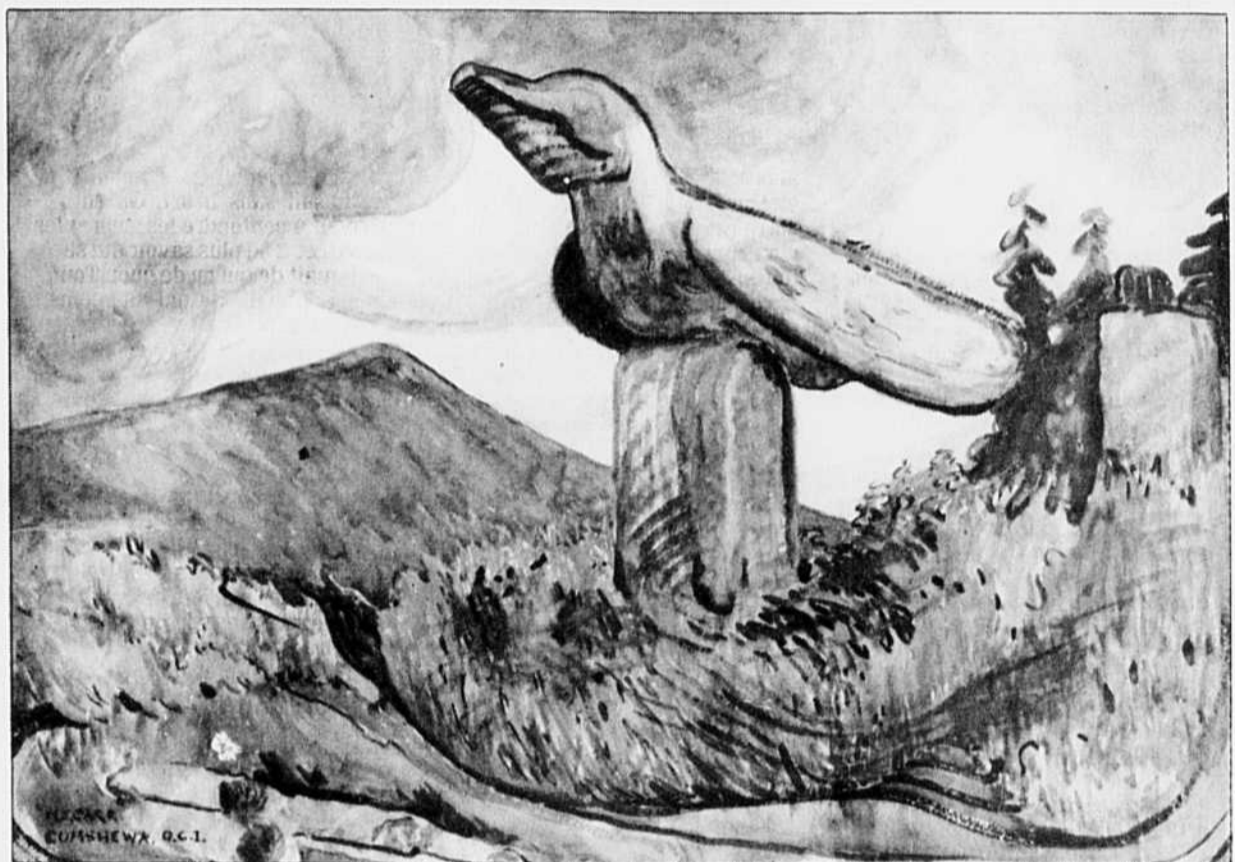
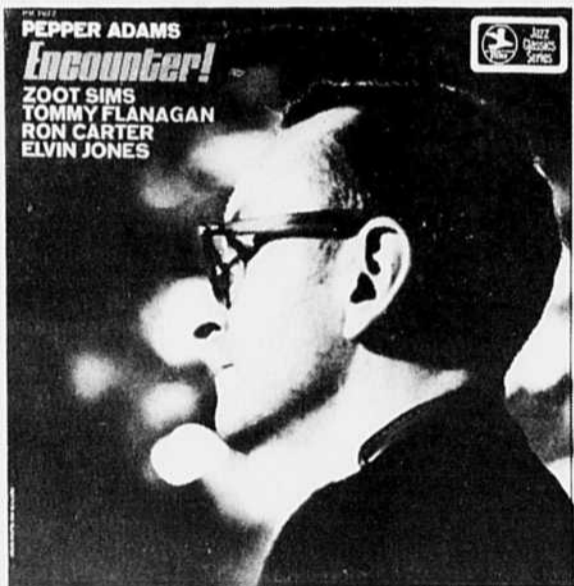


Workman à la contrebasse, et *In 'n Out* sur étiquette *Blue Note*, avec Joe Henderson au saxophone ténor, Kenny Dorham à la trompette, McCoy Tyner au piano, Richard Davis à la contrebasse et Elvin Jones à la batterie :

« Il y a des similarités entre eux. Leur jeu est coulant et subtil. Dans les deux cas, ce fut pour moi une belle expérience intellectuelle et spirituelle. Encore aujourd'hui, lorsque j'écoute ces albums, j'apprends des choses. »

**Encounter!** sur étiquette *Prestige*, avec Pepper Adams au saxophone baryton, Zoot Sims au saxophone ténor, Tommy Flanagan au piano et Ron Carter à la contrebasse :

« Vous savez, Pepper et moi nous étions proches. Il fut un de mes grands amis. Il me manque énormément. Ensemble nous avons eu des discussions à n'en plus finir sur une foule de sujets. Cette session, je ne m'en souviens pas très bien. Ce dont je me rappelle c'est la pièce *Elusive* écrite par Thad (Thad Jones est le frère de Elvin). Ouais ! Pepper... »



Cumshewa (1912), de Emily Carr.

### ◆ Carr

En 1913, elle expose 200 de ces oeuvres, espérant les vendre au gouvernement provincial, insistant sur leur valeur documentaire. Le Musée des beaux-arts du Canada consacre plusieurs salles à cette série. La conservatrice, Doris Shadbold, dit : « Je souhaite que ce soit une des choses remarquables de l'exposition, ces larges proportions d'oeuvres peintes dans les réserves, car toutes ont été pour Emily Carr des expériences émouvantes. Elle n'était pas une artiste qui faisait du tourisme, elle s'était engagée à produire des documents historiques, ayant vu les premiers signes du processus de détérioration. Elle avait un grand respect des Indiens et son attitude envers eux était bien en avance sur son temps. »

Tous ces mâts totémiques s'érigent comme des gardiens de paradis à l'abandon ; les visages sculptés se tordent parfois comme pour crier l'urgence et le désespoir. Les mêmes lieux au fil des ans sont exprimés de façons différentes mais le pinceau est toujours souple. D'abord réalistes, ils se laissent ensuite emporter par la vitalité du trait et de la couleur, pour en venir à une sorte de compromis entre les deux dans une pâte de plus en plus fluide.

Le gouvernement rejette la proposition et Carr, sans le sou et passablement dépitée, ouvre une maison de chambres et élève des chiens. La

peinture passe au second plan pendant près de 15 ans. Mais elle a attiré l'attention de collectionneurs importants et d'un peintre américain célèbre, Mark Tobey, qui la suppliera de ne pas gâcher son talent dans l'eau de vaisselle. En 1928, elle rencontre le Groupe des Sept et se lie d'amitié avec Harris. Elle se remet alors à peindre avec une énergie décapée et, jusqu'à sa mort, nous assistons à l'émergence d'une véritable oeuvre.

À 50 ans, Carr puisa dans la reconnaissance de ses pairs la force d'aller au bout d'elle-même : elle retournera vers ses chers totems, qui deviendront le lieu de grandes métamorphoses. Sous la pensée abstraite de Tobey, théosophe de Harris, ses formes se durcissent, ses couleurs délaissent le « soleil dans l'ombre » pour accentuer le clair et le sombre, parlant un tout autre langage, celui de la permanence de l'esprit.

Ce n'est plus la pluie torrentielle des forêts qui trempe son papier, qui mouille son pinceau, mais un souffle intérieur qui transforme sa vision du monde. Les feuillages deviennent des enveloppes (*South Bay 1928*), les totems se pétrifient. Dans *Vaincu* (1930), les rayons lumineux traversent le paysage comme dans les toiles de Harris, les mâts totémiques se chevauchent comme les stèles d'un cimetière à l'abandon, l'atmosphère est tragique comme dans les meilleures oeuvres du Groupe des Sept.

Sous les conseils de Harris, Carr tourne le dos aux Totems pour ne peindre que des paysages, moins connotés, plus abstraits. D'énormes troncs d'arbres remplissent les toiles, leurs purs volumes ballant de vastes mouvements de feuillages et de ciel qui vont petit à petit l'emporter sur tout le reste.

Et c'est là qu'apparaît le génie d'Emily Carr, là où la stylisation abstraite, s'attaquant au feuillage et au ciel, les transcrite comme des spirales ascendantes. Tout n'est plus qu'un élan vertigineux qui entraîne la nature dans une osmose glorieuse qui rivalise de ferveur expressionniste avec Van Gogh — et le dépasse. Il faut voir dans les deux dernières salles l'aboutissement d'une vie de peintre dans la transcendance absolue. Le paysage est transfiguré en lieu mystique : les arbres de *Blue Sky* (1934-36) s'élançant dans un ciel qui se referme comme une voûte ; le ciel de *Reboisement* (1936) est plus tortueux qu'aucun Van Gogh et *Rejeté par les bûcherons mais aimé du ciel* (1935), avec son arbre rachitique, s'élevant jusqu'au soleil, est un chef-d'oeuvre de l'art canadien.

De 1935 à 1942 (elle meurt en 1945), Carr exprimera cette incroyable force expressionniste dans des oeuvres mémorables où la forme a cédé la place au trait nerveux, décrivant de fabuleux paysages syncopés. Elle a laissé aux jeunes artistes ce message : « N'essayez pas de faire des choses extraordinaires, mais faites des choses ordinaires avec intensité. »

L'exposition, qui ajoute des extraits de récits aux oeuvres, est généreuse et bien pensée. Dans le catalogue se trouve par ailleurs une idéologie « canadienne » mal à propos, puisque le véritable pays de l'artiste, celui qu'elle a peint, est la seule côte Ouest. Mais Shadbold a su rendre une Emily Carr grandeur nature : une artiste solitaire, une travailleuse acharnée, une femme libre.

# L É O FERRÉ

Les 4 et 5 octobre  
à la Salle  
Wilfrid-Pelletier  
de la Place des Arts  
à 20 heures

Reservations téléphoniques : 514 842 2112. Frais de service. Rédevance de 75¢ sur tout billet de plus de 10 \$.

ADMISSION 522-1245

LE DEVOIR

ROZON

CKAC 73AM

## Comusica

et le Festival  
Superphonique de Lachine  
vous convient à  
une soirée Tchaïkovski

Chef d'orchestre: Boris Brott  
Pianiste: Jean Saulnier

Jeu-di 19 juillet 1990 20h00  
Entrée libre

TCHAIKOVSKI  
La marche slave  
Concerto pour piano, no. 1  
Symphonie no. 4

LE DEVOIR

Éléphonie inc.

Les Concerts Lachine inc.

Église des Saints-Anges de Lachine,  
1400 boul. St-Joseph

L'art et la mort:  
pourquoi pas?

Les beaux  
détours

CIRCUITS CULTURELS

vous offrent une visite toute  
spéciale au cimetière avant  
d'entendre le *Requiem* de Verdi  
au Festival de Lanaudière.  
Fin repas au restaurant Pierrat  
de Lavaltrie.

Réservations: 276-0207  
prochain circuit 28-29 juillet:  
les musées de l'Outaouais avec la  
rétrospective Emily Carr et l'opéra  
*Così fan tutte* de Mozart.

# Livres

le plaisir des

## De jazz, de blues et de chicane

Nathalie  
**PETROWSKI**  
▲  
Humeurs

MON COPAIN « Truffo », celui qui jazz et blues régulièrement dans les pages de ce journal, voulait que je me lance dans une grande étude comparative. J'avais eu le malheur de lui demander ce que je pouvais écrire de plus, ou de nouveau, sur le Festival de jazz de Montréal. Tout avait tellement été dit et redit. À quoi bon en rajouter ?

Mais Truffaut, un Roy Rogers de Montpellier, insistait. Il y avait selon lui une fascinante étude sociologique à faire sur les différences fondamentales entre les deux grandes clientèles du festival et la guerre des genres qu'ils se livraient pendant dix jours. Aux dires de Truffaut, les « blueseux » et les « jazzeux » n'étaient pas seulement aussi déparés que le jour et la nuit, la lune et le soleil, leur querelle idéologique était aussi profonde que celle qui sépare les chats des chiens, aussi viscérale que celle qui oppose leurs propriétaires.

Il faut absolument que tu écrives quelque chose là-dessus, insistait Truffaut en trépanant. Le fait est que je n'avais rien à dire de spécial sur le sujet. J'avais certes fait le tour des salles et constaté qu'un océan séparait les habitués de la Place des arts des assidus du Spectrum.

J'avais rencontré les premiers tôt en soirée, bien calés dans des sièges rembourrés qu'ils avaient payés cher ou qu'ils avaient eus sur le bras grâce à l'influence de leur commanditaire. Ils se tenaient tranquilles, un peu collet monté, un peu fesses serrées et écoutaient certes avec leur tête mais c'était quand même mieux qu'écouter avec leurs pieds, non ?

Quand aux seconds, on les rencontrait tard le soir principalement au Spectrum, nettement plus « lousses » dans leur démarche, le jeans délavé, la casquette des Expos ou des Blue Jays vissée de travers, un verre de bière ou parfois même la caisse de 12 cachée dans le coffre de leur vieille « minoune ». Quand ils abandonnaient leur verre, c'était pour écouter de tout coeur avant de se fendre de cris et de sifflements, histoire de montrer à quel point ils étaient actifs quand ils n'étaient pas carrément radioactifs ou tout simplement partis pisser.

Voilà, l'étude sociologique était esquissée. Il manquait certes, quelques détails. Les « blueseux », prétendait Truffaut, mangeaient épicé à grandes rasades de sauce piquante d'où le besoin de se défouler pendant la digestion. Les « jazzeux » pour leur part donnaient dans le zen, végétarien ou chinois. C'est avec l'estomac léger et les idées claires qu'ils se pointaient dans les salles après



PHOTO JACQUES NADEAU

Le Festival de jazz donne lieu cette année à un chassé-croisé entre Nathalie Petrowski et son collègue Serge Truffaut. L'une prétend que la guerre des clans se joue entre le public des salles et celui de la rue; l'autre croit davantage au clivage entre « jazzeux » et « blueseux ». À le voir avec son pote Elvin Jones (notre photo), inutile de dire quel camp a choisi notre chroniqueur de jazz.

une mini-séance de yoga ou de méditation.

Sauf que si le monde se divisait en deux camps, me suis-je dit en approchant de l'immense bar à ciel ouvert, rue Sainte-Catherine, entre Bleury et Ontario, à quel clan appartenait donc la masse foireuse qui faisait le pied de grue devant les différentes scènes extérieures ?

Et pour peu qu'on sache mieux compter que la police, on ne pouvait nier que cette masse était nettement plus nombreuse que tous les « jazzeux » et « blueseux » de la ville. Non seulement plus nombreuse mais également changeante, réunissant à une même heure et sur un même coin de rue les madames de Boucherville et leurs cousines de Ville Brossard, les punks du Plateau et les putes de la rue Saint-Laurent, les biceps menaçants des chauffeurs de camions et les mollets développés du Monde à bicyclette.

M'installant sur le balcon de la Place des arts pour respirer l'air lourd du béton et suivre la silhouette des gratte-ciel éclaboussés de néons, je me disais que Truffaut s'était mis le doigt dans l'oeil. La guerre des clans du festival ne se jouait pas entre les « jazzeux » et les « blueseux » qui n'adhéraient peut-être pas à la même secte, mais qui reconnaissaient le besoin d'une religion.

Non, la guerre des clans se jouait entre le public des salles et celui de la rue. Aux pratiquants des salles qui étaient prêts à payer cher pour aller au ciel s'opposaient cette année les non croyants de la rue convaincus que le seul paradis possible était celui où on ne payait pas de prix d'entrée.

Le phénomène n'est pas nouveau. Depuis les débuts du festival, les organisateurs ont

toujours su que pour attirer du monde dans les salles il fallait mettre un peu d'atmosphère au dehors. Et dans les moiteurs de la rue Saint-Denis, la fusion se produisait sans heurt. On en arrivait à confondre les gens et les genres et à ne plus savoir qui se réclamait de qui ou de quoi. Tout le monde se mêlait plus ou moins harmonieusement et avec un minimum de schizophrénie.

Cette année, pourtant, dans la splendeur des nouvelles installations avec le béton comme thème et comme toile de fond, les contrastes se repoussent plus qu'ils ne s'attirent. Les gens de la rue ne mettent pratiquement pas le pied dans les salles. Et inversement, les gens des salles se poussent dès que le spectacle est fini. Pour l'éducation des masses, il faudrait repasser. Pour le jazz et le blues pur et dur, aussi.

Je suis revenue au journal passablement perplexé. Truffaut piochait sur son ordinateur comme sur une batterie. Je lui ai dit qu'il fallait qu'il repense sa théorie à la lumière de mes nouvelles données sociologiques.

Il n'y a pas que le blues et le jazz dans la vie, lui ai-je dit. Truffaut a haussé les épaules. Tu fais fausse route, m'a-t-il répondu. Le jazz et le blues, c'est la vie. Je n'ai pas su quoi rétorquer sinon qu'après le jazz et le blues, il y avait les vacances. J'en avais grandement besoin et lui aussi.

L'année prochaine à la même date nous reprendrions nos querelles. En attendant un peu de silence et de calme nous ferions énormément de bien à tous les deux.

Alors bonnes vacances à Truffaut et à tout le monde et n'oubliez pas que s'il n'y avait ni jazz, ni blues, ni festival, il n'y aurait pas de chicane. Personnellement, je ne saurais m'en passer.

## LES TROIS SONATES DE SCHUBERT Entre deux tandems

**Franz Schubert** : *Trois Sonates* pour violon et piano D.384, D.385 et D.408, avec Angèle Dubeau (violon) et Anton Kuerti (piano). Analekta AN 2-8703.  
**Franz Schubert** : *Trois Sonates* D.384, D.385 et D.408, *Sonate* (Duo) D.574, *Rondo* D.895, *Fantaisie* D.934, avec Isaac Stern (violon) et Daniel Barenboim (piano). Sony S2K 44504, coffret de deux CD.

**Carol Bergeron**

EN JETANT un rapide coup d'oeil sur la programmation des festivals de Lanaudière et d'Orford, on remarque les noms d'Angèle Dubeau et d'Anton Kuerti.

Le 3 août, à l'amphithéâtre de Joliette, la violoniste québécoise jouera le *Concerto* op.26 de Bruch avec l'Orchestre mondial de Jeunes musicales. Quant au pianiste torontois, il sera d'abord le soliste du *3e Concerto* de Beethoven, au grand amphithéâtre, le 20 juillet. Quelques jours plus tard, le 27 juillet, il donnera un récital d'oeuvres de Chopin, Schumann et Beethoven à la salle Gilles-Lefebvre du Centre d'arts d'Orford.

Or, en février dernier, l'éditeur québécois Analekta réunissait ces deux artistes pour enregistrer les trois premières *Sonates* pour violon et piano de Franz Schubert. Sorti il y a à peine un mois, le disque apparaissait toutefois chez les disquaires au même moment où la puissante maison Sony inondait le marché avec une collection prestigieuse qui comprenait une intégrale des oeuvres pour violon et piano du même compositeur avec les deux grandes vedettes internationales que sont Isaac Stern et Daniel Barenboim.

À prime abord, cette coïncidence fortuite semblait tout à fait inopportune pour le tandem Dubeau-Kuerti qui croyait sûrement occuper paisiblement, mais surtout sans compétition sérieuse, un créneau fort peu fréquenté. Maintenant, le discophile obligé de faire un choix n'hésitera sûrement pas, pour quelques dollars de plus, à préférer l'enregistrement qui lui permettra de faire le tour de toute la question.

Les trois *Sonates* de jeunesse formant un tout homogène, on peut comprendre que des interprètes s'y attendent à l'exclusion des trois autres (le *Duo*, le *Rondeau* et la *Fantaisie*) qui furent écrites longtemps après. Dans son ouvrage sur Schubert (édité chez Fayard), Brigitte Massin va jusqu'à suggérer que le compositeur les aurait conçues à la manière d'un triptyque.

Ainsi, la forme et le caractère de ces trois pages aurait été soigneusement planifiés pour faire en sorte que la seconde (en La mineur D.385) soit bien perçue comme l'élément central des trois tableaux.

Ce détail semble par ailleurs avoir échappé à Diabelli qui, huit ans après la mort de Schubert, publia la première édition. N'y reconnaissant qu'une manière archaïque et plutôt schématique de traiter la « forme sonate »,



Anton Kuerti

PHOTO ARCHIVES



Angèle Dubeau

PHOTO JACQUES GRENIER

il en changea le titre de *Sonate* pour celui de *Sonatine*. C'est sous ce diminutif qu'elles sont encore généralement identifiées.

Sur le premier des trois manuscrits, Schubert avait noté : « *Sonate* pour le pianoforte avec accompagnement de violon ». La précision « avec accompagnement de violon » ne s'applique en fait qu'à la première. Dans les deux autres le violon aura une participation beaucoup plus active ; il se dégagera de cette dépendance de l'autre.

Voilà, à mon sens, un point important qui permet de juger de la valeur de toute interprétation. Ainsi, celle de Dubeau-Kuerti propose une image sonore qui ne me semble pas correspondre aux intentions perceptibles du compositeur.

Étant donné que dans la première *Sonate* son rôle est effacé, le violon pourrait être entendu au second plan. Or, on a préféré le mettre au même niveau que le piano, ce qui n'est pas gênant outre mesure.

C'est dans les deux autres *Sonates* que les choses deviennent fort discutables. L'instrument de Mme Dubeau passe nettement et inexplicablement derrière celui de Monsieur Kuerti. Cette erreur de perspective vient fausser ce rapport d'égal à égal implicitement inscrit dans la partition.

Cela dit, ce disque Schubert permet tout de même d'apprécier le jeu des deux solistes. Plus âgé et plus expérimenté que sa collègue, Kuerti est celui qui prend l'initiative et qui semble mettre en place les paramètres de l'interprétation.

Même si l'on souhaiterait qu'elle s'affirme davantage, il n'en demeure pas moins évident qu'Angèle Dubeau est une violoniste fort habile qui joue admirablement juste. Musicienne sensible elle parcourt ces trois Schubert avec beaucoup d'élégance.

Chez Isaac Stern, on reconnaît le vieux routier. Avec un Barenboim merveilleusement en forme, il négocie le triptyque avec assurance. Il n'est donc pas question de se soumettre à son partenaire. Le seul ennui vient qu'il n'a sans doute pas pris tout le temps de retrouver la maîtrise absolue de son instrument. Ici l'archet ne répond pas bien, là le son n'est pas juste.

En fait, c'est Barenboim qui sauve les meubles et qui finit même par entraîner son illustre compagnon jusqu'aux cimes altières de l'émouvante *Fantaisie* D.934. Dans la *Sonate* D.574 qui porte aussi le titre de *Duo* pour violon et piano, je continue de préférer de loin la version qu'ont signée Fritz Kreisler et Serge Rachmaninov (Fidelio 8822, un enregistrement de 1929).

Parfois agressive, la prise de son de Sony donne, dans l'ensemble, une image sonore qui rend compte du travail en duo qu'avec plus ou moins de bonheur, Stern et Barenboim cherchent à réaliser.

BILLETS EN VENTE MAINTENANT

# Les Misérables

©1990 CMOL



L'ÉPOPÉE MUSICALE  
PRÉSENTÉE EN VERSIONS FRANÇAISE ET ANGLAISE

BILLETS EN VENTE MAINTENANT  
À LA BILLETTERIE DU THÉÂTRE AINSI QU'À TOUS LES COMPTOIRS TICKETRON  
OU TÉLÉPHONEZ À TÉLÉTRON : (514) 288-2525

AVANT-PREMIÈRES : 17 JANVIER EN FRANÇAIS ET 18 JANVIER 1991 EN ANGLAIS  
(Pour plus de détails, téléphonez à Télétron)

REPRÉSENTATIONS À COMPTER DU 24 JANVIER 1991

EN FRANÇAIS	EN ANGLAIS
MER., JEU., SAM. & DIM. à 20 h	MAR. & VEN. à 20 h
SAM. à 14 h	DIM. à 14 h

(PREMIÈRE, 24 JANVIER, LEVER DU RIDEAU TÔT À 18 H 45)

\* Billets d'étudiant à 15 \$ disponibles à la billetterie du Théâtre sur présentation d'une carte d'identité valide.

THÉÂTRE SAINT-DENIS, MONTRÉAL

# MOZART plus



10 juillet  
19h30

SOIRÉE  
UNIQUE

Charles Dutoit, chef

Iwan Edwards — Chœurs de l'OSM

Mozart

*Symphonie no 36, K425 « Linz »*

Ravel

*Daphnis et Chloé - ballet complet*

(pour célébrer le 10<sup>e</sup> anniversaire du  
1<sup>er</sup> enregistrement de l'OSM)

Commanditaire du festival



POWER CORPORATION  
DU CANADA

ORCHESTRE  
SYMPHONIQUE  
DE MONTRÉAL

235. 165. 85  
Ticketron (+ 2.00\$)  
Place des Arts (+ 1.00\$)  
Sièges réservés

Basilique  
Notre-Dame

**L** le plaisir des  
**Livres**

# Une gentille comédie

**Ghost Dad.** Un film de Sidney Poitier. Scénario : Chris Reese. Brent Maddock et S.S. Wilson. Avec Bill Cosby, Kimberly Russell, Denise Nicholas, Ian Bannen, Christine Ebersole, Barry Corbin. Photo : Andrew Laszlo. Musique : Henry Mancini. Montage : Pembroke Herring. États-Unis, 1990, 80 min. Aux cinémas Égyptien, Bonaventure, Carrefour Laval, Astre.

**France Lafuste**

COMME à chaque année à la même période, le cinéma vit sa traversée du désert. Après l'incontournable *Cyrano de Bergerac*, restent les comédies bon enfant et les panzers américains.

*Ghost Dad* est une de ces comédies qui ne prêtent pas à conséquence. Gentille et inoffensive à souhait. On y retrouve le comédien Bill Cosby, célèbre pour son rôle de père dans la série télévisée *The Cosby Show*.

La paternité, le comédien l'endosse à nouveau au cinéma sous la direction de Sidney Poitier. Père de trois enfants, Elliott n'a pas toujours le temps d'accomplir ses devoirs familiaux. Sa fille aînée, lasse de jouer un rôle de mère auprès de ses deux frères et sœurs, commence à ruer dans les brancards. Un jour, se produit l'accident fatidique.

Le chauffeur de taxi qui l'a pris à son bord finit sa course folle dans les eaux d'une rivière 30 mètres plus bas. On croit notre homme sain et sauf. Il a subi cependant quelques transformations biologiques. En chair et en os quand les lumières sont éteintes, Daddy Cosby est un homme passe-muraille quand elles se rallument.

On imagine aisément la surprise, les gags et les retournements de situation que ses apparitions vont susciter.

La comédie est sans surprise. Pourtant elle parvient à nous déridier et à nous arracher de francs sourires. Même si les Noirs y sont plus ai-



Bill Cosby et sa petite famille (Sallm Grant, Brooke Fontaine et Kimberly Russell) dans *Ghost Dad*.

sés que la moyenne, même si l'histoire est truffée d'intrus, même si la morale y est d'un simplisme bon père. Bill Cosby en fait juste assez pour amuser sans exaspérer.

Le ton y est bonhomme, jamais bêtement attendri et les tours de passe passe y sont suffisamment bien montés pour que l'on ait du plaisir à le suivre dans son incroyable aventure.

# La violence valorisée



Bruce Willis incarne le détective John McClane dans *Die Hard 2*.

**Die Hard II.** Un film de Renny Harlin. Scénario : Steven E. de Souza et Doug Richardson. D'après le roman *58 minutes* de Walter Wager. Avec Bruce Willis, Bonnie Bedelia, William Atherton, Reginald Veljohnson, Franco Nero, Fred Dalton Thompson, Tony Ganios. Photo : Oliver Wood. Musique : Michael Kamen. Montage : Stuart Baird. États-Unis, 1990, 120 min. Aux cinémas Place Alexis-Nihon, Bonaventure, Carrefour Laval, Astre, Décarie.

**France Lafuste**

PAS de surprise non plus avec *Die Hard II*. Renny Harlin nous sert son artillerie lourde en sachant d'emblée qu'elle fera encore des ravages. Surtout auprès du jeune public qui veut de l'action et des numéros d'élite. Qui cherche aussi à vivre un rôle de justicier par procuration.

Délaissant les sous-sols d'un gratte-ciel, les dangereux mercenaires feront cette fois-ci main basse sur un aéro-

port de Washington (D.C.). Au détective kamikaze Bruce Willis — sa marque de commerce est d'être « *The wrong guy, at the wrong place, at the wrong time* » — d'éviter une enfilade de catastrophes aériennes.

L'action est menée avec une précision de métronome et selon des normes très éprouvées. Tout se passe (encore une fois) un soir de Noël dans une tour de contrôle coupée du monde. La neige qui tombe inlassablement rendra la tâche encore plus difficile et le suspense plus haletant.

Difficile cependant de cautionner un film qui certes fait monter le taux de mercure de plusieurs centigrades mais qui est aussi un chef d'oeuvre de manichéisme.

Contrairement aux *Incorruptibles*, à *Batman* ou à *Dick Tracy*, *Die Hard II* présente un univers faussement réaliste. La violence, sous couvert de morale, y est reçue en pleine figure, toujours valorisée.

On parlera d'exutoire ? Cela reste à prouver.

# Les illusions de l'Argentine

**Boda Secreta (Secret Wedding).** Un film écrit et réalisé par Alejandro Agresti, avec Tito Haas, Mirtha Busnelli, Sergio Poves Campos, Nathan Pinzon, Flóra Bloise, Elio Marchi, Carlos Roffe. Images : Ricardo Rodriguez et Alejandro Agresti. Musique : Paul M. Van Brugge. Argentine / Hollande / Canada, 1989, 95 minutes. Version originale espagnole, sous-titres anglais. Au Cinéma Paris.

**Francine Laurendeau**

LE DÉBUT du film est saisissant : dans un Buenos Aires nocturne, métallique, hostile, l'errance d'un homme nu. L'homme, qui ne sait visiblement pas où il va, finit par s'affaler contre un mur. C'est là que la police le recueillera, prostré, au petit matin.

L'individu semble complètement amnésique. Mais les services d'information de la police établissent qu'il s'agit de Fermin Garcia, agitateur communiste (traduisez : syndicaliste) « disparu » sous la dictature militaire il y a 13 ans et officiellement mort. On préfère relâcher l'encombrant revenant.

Le spectateur croit aussitôt deviner la tournure que prendra le film : Fermin (Tito Haas) va s'évertuer à reconstituer la période très certainement douloureuse occultée par sa mémoire. Eh bien ! pas du tout. Contournant le grand trou noir, il cherche à retrouver les souvenirs d'avant sa disparition.

En 1976, il était à la veille d'épouser, dans un petit village, la femme de sa vie. Qu'est-il arrivé à Tota (Mirtha Busnelli) depuis ce temps ? Pour en avoir le coeur net, il saute dans un bus qui monte vers le nord. Ô miracle, Tota l'attend toujours. Même que pour ne pas rater son retour, elle a campé son kiosque à journaux devant la gare d'autobus.

On la dit folle. En tout cas, elle feint de ne pas reconnaître Fermin. Conciliant, celui-ci se présente aussitôt sous un autre nom avant de se lier d'amitié avec Pipi (Sergio Poves Campos), l'idiot du village, et de se placer sous la protection d'une honorable veuve qui l'engage comme pianiste dans son restaurant où tout ce qui compte dans le patelin se retrouve chaque soir.

Les éléments posés, l'action peut suivre son imprévisible cours. Au premier plan, c'est la description d'une patiente reconquête amoureuse. À cause du thème, j'ai songé un instant à *Une aussi longue absence*, d'Henri



Tito Haas dans *Secret Wedding*.

Colpi. Mais il s'agissait d'un film principalement au service du texte infiniment littéraire de Marguerite Duras. Ici, le dialogue est frugal.

C'est également la description d'un microcosme confit dans les préjugés et tenaillé par la peur des idées neuves. Celui qui l'on tient pour l'idiote du village est en réalité une victime de l'intolérance. Et si on ferme les yeux sur la présence d'un couple d'homosexuels, c'est que les deux garçons se disent frères.

S'appuyant ainsi sur l'hypocrisie générale et, au besoin, sur la délation, le curé mène le jeu avec Dona Patricia, bourgeoise florissante, son alliée naturelle. Et malheur à qui fait mine de s'écarter du rang. Pour raconter cette histoire, des comédiens hauts en couleur et une mise en scène personnelle activée par un réalisateur-cadreur un peu trop systématiquement attiré par les plans de grue.

Si vous l'avez comme moi raté au dernier Festival des Films du

Monde, vous voudrez voir ce film pour savourer, à travers le tableau brossé par Alejandro Agresti, une gentillesse bon enfant (la relation entre Fermin et Pipi), des personnages au charme singulier (j'ai un faible pour les trois jumelles), un sens de l'humour irrévérencieux (la confession) et un optimisme presque aveugle (la dernière séquence).

Mais en même temps, la symbolique est amère. Traumatisés par les années terribles de la dictature militaire, les Argentins préfèrent les oublier. Relâchant leur vigilance, ils s'endorment dans l'illusion de la justice sociale. Pourtant, les coupables n'ont pas été punis. Et rien, dans la société, n'a véritablement changé.

Pour Alejandro Agresti, il n'y a en Argentine que l'illusion de la démocratie. Le cinéaste en est profondément convaincu, au point de prolonger son exil en Hollande. Mais fort heureusement, il n'en tourne pas moins.

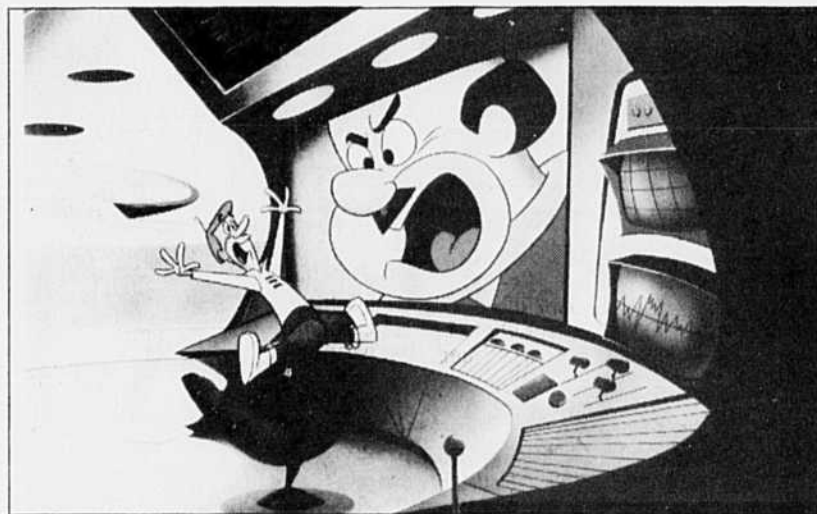
# Les Pierrafeu de l'ère spatiale

**Jetsons : The Movie.** Un film produit et réalisé par William Hanna et Joseph Barbera. Avec les voix de George O'Hanlon, Mel Blanc, Tiffany, Penny Singleton, Patric Zimmerman, Don Messick. Scénario : Dennis Marks. Musique : John Debney. Chansons originales interprétées par Tiffany. États-Unis, 1990, 82 minutes. Version originale aux cinémas Faubourg Sainte-Catherine et Pointe-Claire. Version française (*Les Jetson : Le Film*) aux cinémas Berri, Dauphin, Brossard, Carrefour Laval et Paradis.

**Francine Laurendeau**

CE FILM d'animation destiné aux jeunes raconte un épisode de la vie de la famille Jetson. Dans un monde intergalactique qui se veut futuriste, papa Jetson est muté dans un lointain astéroïde où il sera chargé de superviser le fonctionnement d'une usine de bidules de métal que, pour plus de commodité, j'appellerai boulons. (Et je reviendrai un autre jour sur le problème des cahiers de presse unilingues anglais.) Pour donner la pilule, son patron le nomme du même coup vice-président.

Du jour au lendemain, il faut donc déménager. Or, sa fille de 15 ans vient de tomber amoureux et son fils de neuf ans a rendez-vous avec son équipe de basket-ball. Pleurs et grimaces de dents. Stoïque, sa femme se range de son côté et on file vers la nouvelle destination où le petit garçon fait bientôt copain-copain avec un jeune robot champion de basket tandis que la jeune fille s'empare du premier chanteur de pomme venu.



Une scène de *Jetsons : The Movie*.

Mais soyons sérieux. Il se passe dans l'usine des choses étranges. Chaque fois que papa Jetson appuie sur le bouton déclencheur, de mystérieux saboteurs dérèglent la fabrication entièrement automatisée des boulons. On finira par découvrir que ce travail de sape est effectué par de mignons petits êtres velus, une espèce en voie d'extinction doublement mise en péril par la construction et le fonctionnement de l'usine. Tout finira évidemment par s'arranger.

William Hanna et Joseph Barbera travaillent ensemble dans le film d'animation depuis 1937. Avec succès. Leur *Tom and Jerry* allait leur valoir sept Oscars. Suivirent entre autres

*Huckleberry Hound*, *Yogi Bear*, *The Flintstones* (*Les Pierrafeu*, la vie d'une famille de l'âge de pierre) et, en 1962, *The Jetsons*, qui n'était rien d'autre qu'une projection futuriste des *Flintstones*.

Futuriste, entendons-nous. Les cinéastes ont repris tous les clichés de la famille américaine. La *teen ager* qui ne pense qu'aux garçons, le petit frère pour lequel seul compte le sport, le père médiocre mais que la mère se charge de revaloriser, elle-même ne rêvant que de courir les magasins.

Le tout au goût du jour. Au début des années 60, la mode était à la conquête de l'espace. Aujourd'hui, ce serait plutôt l'écologie. Hanna et Barbera ont fait d'une pierre deux coups. Cela donne un produit très certainement intéressant à analyser pour les sociologues, les psychologues et les anthropologues. Mais mortellement ennuyeux pour les simples mortels.

J'ai d'ailleurs toujours déploré l'affligeante médiocrité des films de ces cinéastes, y compris les fameux *Flintstones*. Les gags tournent court, le graphisme est simpliste, l'animation mécanique, la musique tristement banale, les personnages stéréotypés (les jeunes filles notamment, d'une fadeur repoussante), l'ensemble entièrement dénué de fantaisie, d'imagination, de poésie.

C'était peut-être moins grave lorsqu'il s'agissait de courts métrages télévisés. Mais sur un grand écran, et pendant plus d'une heure, il faut s'attacher à son siège. Je suis contre la retraite obligatoire. Mais il me semble tout de même que, nés en 1910 (Hanna) et en 1911 (Barbera), ces messieurs devraient songer à se reposer.

UNE EXPOSITION INTERACTIVE UNIQUE ET LE DERNIER GRAND SUCCÈS IMAX: «VIVRE AU SOMMET»

**EXPOTEC** **SPORT** **IMAX**

«IMAX: vous en sortirez les mains moites, le coeur palpitant et la respiration haletante!»  
Carmel Dumas, MONTREAL EXPRESS

«EXPOTEC: tout simplement épatant! IMAX: le clou de l'exposition, encore meilleur que le précédent.»  
Doris Synnott, CKOI et MONTREAL CE SOIR

«IMAX: sur fond de paysage grandiose, voir un alpiniste casse-cou arracher des oh! et des wouah!»  
Luc Perreault, LA PRESSE

**DE LA GRANDE VISITE!**

Samedi 7 juillet à 14h00  
**HAL McRAE**  
L'instructeur des frappeurs des Expos.

Mercredi 11 juillet à 19h00  
**PIERRE HOUDE**  
**CLAUDE QUENNEVILLE**  
Commentateurs sportifs.

Samedi 14 juillet à 14h00  
**DALIL MASCHINO**  
**CAROLE HOOPER**  
Maîtres en karaté.

**Prenez votre courage à deux mains!**

AU VIEUX-PORT DE MONTRÉAL  
Angle de la Commune et Saint-Laurent, métro Place d'Armes  
SERVICE DE HALTE-GARDIENNE: Le Jardin du désir.

Renseignements: 496-4629  
Réservations de groupes: 496-1799  
Tous les jours de 10h à 22h

Une présentation du Vieux-Port de Montréal en collaboration avec Lavalin Communications.

**C'EST UNANIME!**

«N'HÉSITEZ PAS...» — MINOU PETROWSKI  
«PRÉCIPITEZ-VOUS...» — RENÉ HOMIER ROY  
«À VOIR D'URGENCE» — LUC PERREAULT

**MEILLEUR FILM** Grand Prix du Cinéma Néerlandais 1988  
**MEILLEUR SCÉNARIO** Festival de Bruxelles 1988  
**MEILLEUR ACTEUR** Festival de Madrid 1988

**PRIX DU PUBLIC** Festival de Genève 1989  
**PRIX DE LA CRITIQUE** Festival de Sydney 1989  
**MEILLEURE ACTRICE DE SOUTIEN** Prix Européen 1988

**BERNARD-PIERRE DONNADIEU** **GENE BEROVETS**

**L'Homme qui voulait savoir**  
UN FILM DE **GEORGE SLUIZER**

CINÉMAS CINIPLEX ODEON **DESJARDINS** 1-00-3-00-5-00-7-10-9-20

VINS/chronique

# Comparer... ou ne pas comparer ?

Noël **MASSEAU**  
Pierre **SEGUIN**

DEPUIS une quinzaine d'années, les dégustations comparatives (Bordeaux vs Californie, Bourgogne vs Orégon, etc.) remportent beaucoup de succès. On y déguste toujours à guichet fermé.

Et les discussions qui s'ensuivent sont ordinairement très animées voire passionnées. Chacun défend ses choix avec conviction et l'interlocuteur en désaccord risque parfois d'être soupçonné d'incompétence ou de parti pris.

Pourtant, ce genre d'exercice et surtout ses résultats pratiques méritent-ils vraiment autant d'attention ?

Cette question nous est revenue à l'esprit, la semaine dernière, à la suite de deux dégustations auxquelles il nous a été donné de participer à quelques jours d'intervalle.

**Une première dégustation**  
LA PREMIÈRE, dénuée de tout élément d'émulation, comportait cinq vins de fort calibre, d'origines et de cépages différents : *Pesquera Riserva* et *Pesquera Tinto 1985*, *Château Meyney 1985*, *Cabernet sauvignon Reserve 1987* de Robert Mondavi et *Cabernet sauvignon Martha's Vineyard 1985* de Joe Heitz.

Dans le plus parfait détachement, chacun des 12 participants essaya de discerner les qualités et défauts des vins en présence pour le simple plaisir de les évaluer au mérite, à l'aveugle. Cela fut fait avec sérieux et, à quelques nuances près, l'appréciation des vins en lice fit l'unanimité.

**Martha's Vineyard de Heitz**  
CE VIN se devait d'être la vedette de la dégustation. Produit en petite quantité (4850 caisses en 1985), c'est le plus célèbre et le plus cher des cabernets californiens, un vin d'une concentration et d'une finesse remarquables. Son nez explosif de menthe, d'eucalyptus, de chocolat et de cerise noire très mûre le rend reconnaissable entre tous. La bouche n'est pas en reste avec des saveurs parfaitement harmonisées aux arômes, beaucoup d'ampleur, une souplesse et une fraîcheur étonnantes malgré des tannins très abondants. De la grande classe.

**Cabernet sauvignon Reserve 1987 de Mondavi**  
C'EST une grande classe que partage aussi le *Cabernet sauvignon Reserve 1987* de Mondavi. Deux fois moins cher et produit à 15 000 caisses, ce dernier fut la révélation de la soirée. Légèrement moins exubérant au nez et actuellement moins affiné en bouche, ce cabernet (85 %) est aussi généreux, concentré et bien équilibré que celui de Heitz. Une bouteille dont la présence serait hautement souhaitable chez nous dans un avenir prochain.

**Trois autres vins**  
LES TROIS autres vins firent excellente figure comme en ont témoigné les écarts de score minimes entre le premier et le dernier. Le *Riserva de Pesquera* est un costaud de grande qualité ; son petit frère, le *Tinto*, en a les muscles sans la finesse. Quant au *Meyney*, un peu sévère actuellement, il est solide et impeccablement équilibré, très prometteur.

**Une seconde dégustation**  
LA SECONDE dégustation s'avéra tout aussi digne d'intérêt.



Ce genre d'exercice et surtout ses résultats pratiques méritent-ils vraiment autant d'attention ?

Au programme : huit vins à fort pourcentage de cabernet sauvignon, tous du millésime 1985. Une dégustation classique quoi ! À un détail près : quatre vins étaient américains, quatre autres, français.

Une dégustation classique, mais... comparative. La différence est là, petite mais insidieuse. Évaluation, comparaison, confrontation aussi. Sans se l'avouer, secrètement, on attend, on espère un vainqueur, un champion, couronné ou non. En l'occurrence, un ou des vins qui s'imposent, qui éclaboussent le goûteur, qui lui en mettent plein la vue. Peut-être ? Probablement.

**Huit vins en présence**  
QUOI qu'il en soit, voici les huit vins dégustés, placés dans l'ordre de préférence de l'ensemble des quelque 60 amateurs présents : *Château Léoville-Barton*, *Cabernet sauvignon Grgich Hills*, *Cabernet sauvignon Stag's Leap*, *Cabernet sauvignon Robert Mondavi*, *Château Lynch-Bages*, *Cabernet sauvignon Jordan*, *Château Chasse-Spleen* et *Clos des Jacobins*, ce dernier ayant fait l'unanimité quant à son infériorité qualitative.

Mis à part ce dernier vin, les sept autres offraient un niveau de qualité fort respectable et très comparable entre eux. Or si on examine la hiérarchie des vins telle qu'établie par le verdict majoritaire, on peut facilement diviser les sept vins en deux groupes.

**Deux groupes**  
LE PREMIER est constitué par quatre vins partageant une caractéristique commune : leur style « affirmatif », en particulier les trois américains. Les arômes et les saveurs sont marqués, évidents, « punchés ». On ne peut pas les rater.

Les trois vins suivants, surtout les deux français, affichent plus de subtilité et de nuances, leur gabarit est moins évident à première vue. On a donc affaire, en gros, à deux styles fort différents. À la limite, on peut très bien aimer les deux également, mais dans ce genre d'exercice, l'un des deux, le plus voyant, l'emporte habituellement sur l'autre, surtout si le jury est très nombreux. Hypothèse qui paraît

s'être vérifiée ici.

Morale de l'histoire : les dégustations comparatives ne manquent absolument pas d'intérêt. Mais leur véritable intérêt réside peut-être davantage dans ce qu'elles révèlent d'elles-mêmes et des participants que dans les hiérarchies qualitatives qu'on tente de leur faire établir.

Une dernière note, vraiment personnelle : si, à la suite des résultats de cette dernière dégustation, il y avait des possesseurs de *Chasse-Spleen* et de *Lynch-Bages 1985* enclins à se départir de leurs indésirables bouteilles, nous sommes preneurs. Les sacrifices ne nous font pas peur.

**Quatre notes**  
DANS notre chronique du 16 juin dernier, le manque d'espace disponible a entraîné la suppression de quatre notes de dégustation. Les voici.

**Cabernet Sauvignon Corley Reserve 1986, Monticello, 30,75 \$**

CE VIN est étonnamment foncé, violet noir, parfaitement opaque. Les arômes de fruits sont concentrés (cassis, cerise noire), sucrés, mais pas nécessairement explosifs. Ici, tout est rond, générosité, souplesse. La finale, assez longue, est marquée par le bois. Très intéressant, mais un peu cher. 16,5/20

**Reserve Alexandre 1986, Geyser Peak, 30,50 \$**

VOICI un cabernet californien de style plutôt traditionnel, bon mais gros, presque caricatural. La robe est foncée, marron plutôt que rubis. Le nez est expressif : fruit bien mûr, assez frais, nuances de fumée, de menthe et de graphite, boisé important. La bouche offre beaucoup de matière, dans le style « blockbuster » où l'importance du bois et des tannins brise un peu l'harmonie de l'ensemble. Pour les nostalgiques des gros cabernets à l'ancienne. 16/20

**Deux cabernets italiens**

LES ITALIENS font aussi usage de cabernet sauvignon. En Toscane, l'expression « *predicato di biturica* » signale justement la présence de ce cépage dans certains vins de qualité. Deux *predicati* sont récemment arrivés.

**Cabreo 1986, de Ruffino (26,60 \$)**

CE VIN est très bien. Foncé, éclatant de cassis mûr, sucré, agréablement vanillé, il présente un fruité ample, bien mûr, en parfait équilibre avec des tannins solides mais irréprochables. Un beau vin, fringant, qu'on devrait attendre au moins deux ou trois ans malgré son attrait actuel. (16+ /20)

**Predicato 1985, San Felice (31,25 \$)**

CELUI-LÀ impressionne moins malgré l'excellence du millésime. Sans être mauvais, il paraît déjà fort évolué. Les arômes de caramel et de cuir dominant et témoignent de cette évolution rapide. Les saveurs de surmaturation et d'évolution (raisin de Corinthe, figue séchée) affectent également une bouche à la charpente assez légère. La finale est presque grasse (olive noire) et n'annonce pas une longue garde. (15/20).

RESTAURANTS/chronique

# Dubrovnik via Dorion-sur-Mer

Josée **BLANCHETTE**

POUR quiconque s'est arrêté à Dubrovnik, histoire d'y admirer l'Adriatique lapis-lazuli, Dorion-sur-Mer ne fait décidément pas le poids.

Sans histoire, sans culture, sans autre charme que cette étendue d'eau visqueuse d'une couleur plus que douteuse, le bord du lac demeure un endroit fréquenté du « West Island » les beaux soirs de canicule. Devant la « Résidence gastronomique » (ne pas confondre avec la Résidence funéraire à deux pas de là), une terrasse en pente douce fait face au « large ».

Cette vieille maison bourgeoise de Dorion transformée en restaurant offre jusqu'à la mi-août un festival yougoslave façon Dubrovnik. Yerko, le propriétaire natif de Zadar, tentera le temps d'une brise d'été de nous faire connaître la cuisine essentiellement paysanne d'un pays plus qu'attachant.

Mais ce petit menu aux accents des Balkans, ajouté aux spécialités françaises ronflantes, détonne plus qu'il ne séduit. Il parvient mal à s'imposer d'autant que les serveuses elles-mêmes semblent ne rien y comprendre de cette nouvelle extravagance de leur patron.

« La touche yougoslave » inscrite au menu propose quelques évidences culinaires qui ont cours en Yougoslavie dans tous les restaurants touristiques. Pas de surprise, pas de nouveauté, quelques clichés joliment présentés sur plateau de *stainless steel*.

Symbole par excellence de cette cuisine liée aux saisons comme au terroir, les piments grillés et marinés forment un assortiment de ce qu'on appelle là-bas le paprika. Rouges ou verts, ces piments sont pelés après avoir été grillés et marinés.

L'assiette froide « nationale » est une pâle imitation de ce qu'on sert en Yougoslavie en entrée, soit du jambon cru avec du fromage frais, des olives, des piments forts marinés et un verre de slivovitch (l'alcool de prunes tant prisé) bien frappé, pour ne pas dire frappant !

Cette assiette-ci réunit du jambon cru trop sec pour être mangé, du saucisson sec, du poivron doux et du poisson fumé. Un verre de slivovitch aide à faire passer cet assortiment de choses grasses.

Viande ou poisson, c'est le seul choix qui vous sera laissé en guise d'initiation à la cuisine des pays de l'Est. Les jours de pénurie, vous n'aurez (comme nous) qu'à vous contenter du pot-pourri de viandes grillées pour deux personnes. À moins que vous n'insistiez pour qu'on aille vous pêcher un poisson contaminé dans le lac ci-devant.

Mais, rassurez-vous quant à l'authenticité de la carne, même le long des côtes dalmates poissonneuses, les Yougoslaves se gavent de viande et de saucisses, de « *gypsy lamb* » (méchoui façon zigane) et de pommes de terre rôties. Dans ce pays carnivore, les végétariens ont la vie dure et deux fois par jour plutôt qu'une !

Dans le cas qui nous occupe, ce plateau de grillades comprend des côtelettes de porc, épicées et charnues, de l'agneau, du riz (*duved*) aux tomates, poivrons et oignons et des légumes à dents tels des asperges, carottes et choux-fleurs. Le tout a belle apparence et la générosité du plat aura raison des appétits les plus costauds. Par contre, pour la finesse et l'imagination, il faudra repasser.

Le pain dans la corbeille yougoslave est habituellement chéri. Patrie de la mie lourde et consistante, la Yougoslavie a conservé pour ce compagnon de tous les repas des attaches plus que sentimentales, presque viscérales. Ces croûtons de baguette rassise ne rendent pas justice à cette passion qu'entretiennent les Slaves du Sud pour le pain quotidien.

La carte des vins offre quatre vins yougoslaves (11e producteur au monde) mais on peut leur préférer un « spricer », la façon qu'ont les habitants des Balkans de mettre de l'eau gazeuse dans leur vin.

Côté dessert, évitez les crêpes maison farcies d'un mélange



Yerko Nincevic, le propriétaire, et une serveuse de la Résidence gastronomique.

pommes-cannelle tout simplement infect. Sur la carte européenne, le gâteau au chocolat et Grand-Marnier est davantage séduisant mais très peu authentique. Il aurait été si simple d'inscrire quelques pâtisseries autrichiennes à la carte, car elles témoignent dans ce pays envahi de toutes parts des influences nordiques. À moins que le baklava turc ne vous plaise davantage. Mais, faites votre deuil du café turc qui, en Yougoslavie, fait partie de tous les repas (surtout dans la région de Sarajevo). À Dorion, on sert le café noir à volonté, aussi noir que le fond du lac St-Louis !

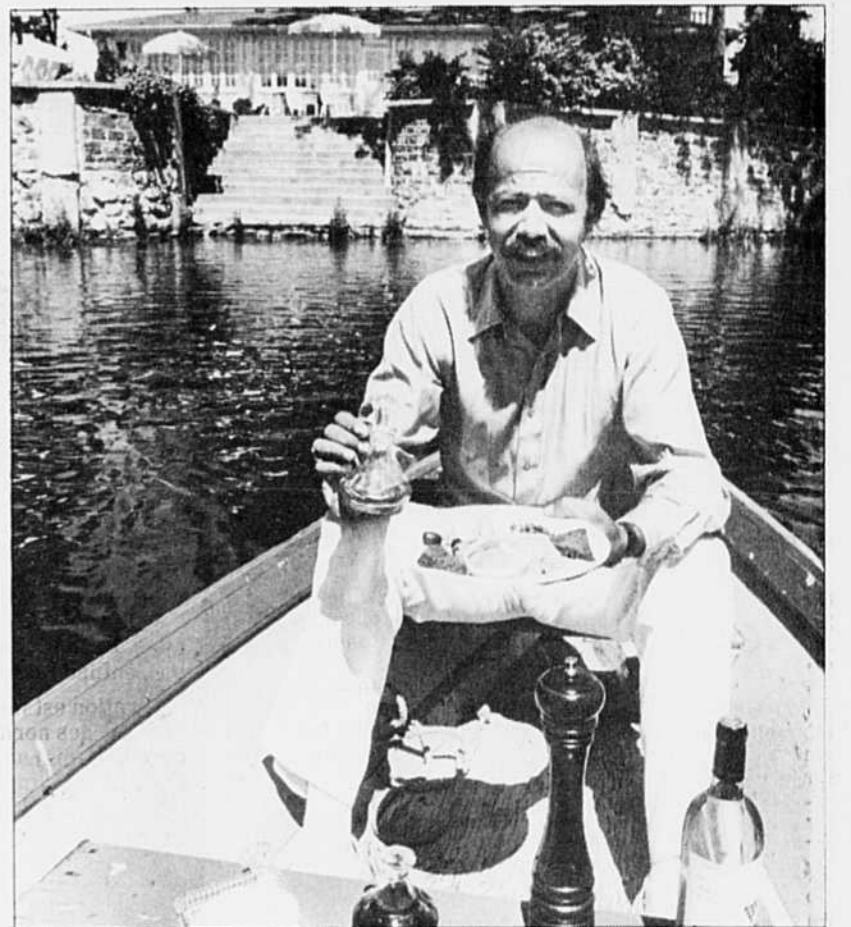
En terminant, n'oubliez surtout pas de compléter votre coupon de participation pour un voyage à Dubrovnik d'une semaine. En supposant que vous n'avez pas déjà « votre voyage »...

Un repas pour deux personnes vous coûtera environ 70 \$ avant le vin, la taxe et le service.

**POUR :** Une « résidence » charmante sur les rives d'un lac beau de loin. Une tentative de festival yougoslave et une chance d'aller goûter la cuisine du pays de plus près.

**CONTRE :** Un rapport qualité-prix exécrable. Un service mal rodé. Un manque de choix inexcusable dans le cadre d'un festival.

**RÉSIDENCE GASTRONOMIQUE**  
9, rue Saint-Charles  
Dorion  
Tél. : 455-1011



Ce n'est pas l'Adriatique, mais le restaurant a pignon sur les bords du lac Saint-Louis.

**la Goélette**  
8551, BOUL. SAINT-LAURENT  
388-8393 (PRÈS CRÉMAZIE)  
**FESTIN 10e ANNIVERSAIRE POUR 2 PERSONNES**  
ASSIETTE DE PÊCHEUR (1/2 homard, grosses langoustines, crevettes géantes, cuisses de grenouille) ou FILET MIGNON BOUQUETIÈRE servis avec soupe ou salade maison et café **44.50** (pour 2)  
**FESTIVAL DU HOMARD**  
2 JEUNES **\$11.95**  
HOMARDS  
1 HOMARD **\$9.95** ch.  
1 LIVRE **\$9.95** la livre  
HOMARDS GEANTS  
Nous utilisons seulement le homard vivant de notre vivier  
VASTE STATIONNEMENT GRATUIT

---

**RESTAURANTS & TRAITEURS**

**Aux délices de Szechuan**  
Gastronomie pékinoise et szechuannaise  
1735 St-Denis  
844-5542  
(Membre de l'A.R.Q.)  
Le savoir-faire au service du savoir-vivre

---

**2 POUR 1 sur la TABLE D'HÔTE LUNDI-VENDREDI de 17h00 - 19h00**  
EXCELLENTE CUISINE FRANÇAISE  
AMBIANCE QUÉBÉCOISE  
311, rue St-Paul est (Au cœur du Vieux Montréal) Tél. : 866-6254

Une sélection **F. Fréchette**

France, région vinicole : Bordeaux  
Encepages :  
- 60% Merlot  
- 40% Cabernet Sauvignon  
Le château La Grande Chapelle est un vin léger d'une belle couleur rouge grenat, aux arômes fruités, est rond et long

CHATEAU LA GRANDE CHAPELLE

BORDEAUX  
APPELLATION D'ORIGINE CONTRÔLÉE  
1988  
750 ml 12% alc/vol  
PRODUIT DE FRANCE  
MOUEIX  
PRODUCT OF FRANCE

Conservation : 6 à 8 ans  
No de code : +036012  
Prix : 9,25\$

C'est un vin qui est rond et long en bouche, très agréable. Un bon Bordeaux typique. Accompagne très bien toutes les viandes ainsi que les fromages moyens.

**SYMPHONIE CULINAIRE**  
AUTRICHE • HONGRIE  
**2995 \$**  
DU 13 SEPT. AU 1er OCT. PAR PERS. OCC. DBLE  
POUR LA FUGITION TERRESTRE INCLUANT HÔTELS 4 ÉTOILES GÉNÉRAL PLUSIEURS SOIRÉES MUSICAL FS ET IIF PAS SPÉCIAUX MEMORABLES  
CLUB VOYAGES. 288-2322  
VOYABEC

**L** le plaisir des  
**Livres**

# Les écrivains et les réalités politiques

**POLOGNE**  
Textes réunis  
sous la direction  
de Emmanuel Wallon  
Éditions Autrement  
Paris, 1990, 230 pages.



**Alice PARIZEAU**  
Lettres  
étrangères

BERNARD Pivot vient de terminer ses émissions. La preuve est faite ! Les écrivains sont capables, bien mieux que certains spécialistes de la littérature qui commentent professionnellement leurs oeuvres, de rejoindre et de retenir l'attention d'un large public. Non seulement ils sa-

vent créer des personnages, mais en plus ils reflètent, traduisent et expliquent des réalités socio-politiques complexes et analysent les courants de l'histoire.

L'originalité des éditions Autrement consiste à chercher, choisir, puis à publier dans un ordre spécifique des extraits, des textes et des entrevues de groupes de romanciers, cinéastes et journalistes contemporains qui traitent d'un pays donné à notre époque et à partir de là de son avenir. En ce moment, ces volumes sont plus utiles pour comprendre et interpréter l'évolution de l'Europe centrale et même de l'URSS que les traités les plus savants, et fournisent en même temps un éventail assez valable de ce qui se publie, comme de ce qui se présente dans les théâtres et les cinémas.

Tout en passant en somme à l'a-

vant-scène de la démocratisation et de la transformation profonde des régimes totalitaires imposés par l'URSS, les écrivains tels que Havel en Tchécoslovaquie ou Günther Grass en Allemagne de l'Est sont portés par la force de la réaction populaire contre l'impérialisme russe.

Après 50 ans de sacrifices, de lutes contre la censure et des réactions à la fois criminelles et ridicules de la « gauche mondaine » occidentale, Paris accepte de reconnaître que plusieurs de ses prétendus penseurs ont fait fausse route. Humainement c'est la moindre des choses et commercialement c'est une excellente affaire. Dans le vide culturel et artistique du modernisme à outrance, sur le fond de la publicité médiatique démasquée, quant à sa médiocrité, lors des émissions de Bernard Pivot, les

textes des jeunes auteurs de l'Europe centrale se distinguent et séduisent. Les auteurs posent des questions et à partir de là suscitent des réflexions qui dépassent les limites géographiques.

« Les échecs, écrit Jan Krauz du journal *Le Monde*, la vanité des efforts déployés un peu partout dans le monde dans la quête d'une Pologne aussi insaisissable et mythique que le Graal ont laissé à beaucoup un goût de cendres... » Rien n'est joué, et rien ne dit que l'émigration polonaise ne continuera pas demain à être ce qu'elle a peu ou prou toujours été. La Pologne, c'est entendu, n'est plus nulle part. Mais elle est toujours un peu partout.

Krystyna Kersten, jeune historienne polonaise, note de son côté « qu'il ne fait aucun doute que le sentiment d'appartenance historique de

la Pologne à l'Europe, à l'Occident, à la Rome chrétienne était et demeure la troisième idée-maitresse soutenant la voûte de la patrie spirituelle avec les deux autres : la Pologne martyre et la Pologne combattante ».

Et voilà, les données de base, les synthèses historiques sont en place et permettent d'élaborer la suite ! Entre la pression fasciste et communiste, écrasée entre les deux blocs, la Pologne a vécu la cruauté des occupants autrement que la France, ou même la Hongrie.

L'écrivain Marek Nowakowski retrace l'histoire d'une synagogue détruite de la rue Tomackie où jamais rien ne poussera, ni ne pourra être construit et où la nuit « tout n'est que gémissements, grincements et hurlements ». La Pologne, pays des cimetières des juifs assassinés, ne peut oublier et ce n'est que justice, mais il faut vivre quand même et cela demeure singulièrement difficile.

Il y a les appartements exigus, les maisons qui tombent en ruines et les maires qui viennent enfin d'être élus par la voie on ne peut plus démocratique, mais qui ne trouvent en arri-

vant que des caisses vides et des travaux publics à payer. Manque d'égouts, manque de toute infrastructure publique, réparations de façon arbitraire non pas en fonction des besoins, mais en fonction de vieilles querelles historiques, et voilà qu'apparaît une image très rare chez les intellectuels puisqu'elle se situe sur trois dimensions, économique et quotidienne, littéraire et mystique, pour aboutir finalement à cette approche nouvelle qui est celle de l'action.

La fin de notre siècle doit faire mentir la tradition selon laquelle les romanciers ne sont que des charismatiques rêveurs, agréables hypocrites, rarement capables d'apporter des échos d'une philosophie valable, si on veut que des dramaturges comme Havel réussissent comme chefs d'État.

Ce qui est le plus surprenant, c'est que dans nos sociétés où le vacuum des valeurs devient de plus en plus inquiétant, c'est l'art finalement et le respect de l'environnement qui prennent la relève pour expliquer aux générations montantes leur profonde importance à la fois collective et individuelle.

## Un suspense psychologique trop prometteur

**DANS LE SILENCE DE LA JUNGLE**  
Roger Gaboury  
VLB éditeur  
Montréal, 1990  
117 pages



**Michel LAURIN**  
Lettres  
québécoises

LE MOINS que l'on puisse dire, c'est que, pour une première publication, Roger Gaboury s'est imposé un défi de taille : rédiger un soliloque de plus de 100 pages sans chapitre ni pa-

ragraphes, tout d'une laisse comme on disait au Moyen Âge.

Le début fait preuve d'une grande habileté : pris dans le tourbillon d'un style haletant d'une rare efficacité, le lecteur assiste à la peur panique d'une femme chez qui la raison vient de déraiper. Chaque soir, de l'hôtel où elle travaille jusque chez elle, elle se sent poursuivie, traquée. Elle devient toujours davantage « tourmentée, anxieuse, prise de panique ». Le téléphone sonne-t-il ? Ce ne peut être que cet inconnu qui lui en veut et la pourchasse.

Elle appelle la police à l'aide. Ce n'est que pure perte. Elle prend finalement la décision de se barricader chez elle, d'abandonner son travail : « Je n'avais que cette idée fixe en

tête, c'est qu'il était caché quelque part et, à la moindre occasion, il me sauterait dessus, m'agresserait jusqu'à l'âme, me violerait jusqu'à mon enfance ».

Pour le lecteur, c'est un véritable charme. Jamais la tension n'a de cesse, jamais le récit ne stagne. Chaque mot porte sa charge émotive, comme si une bourrasque dévastatrice l'emportait littéralement et lui faisait partager l'angoisse et la solitude de la narratrice.

Prisonnière de son appartement comme d'elle-même, la narratrice porte sa réflexion sur la ville, perçue comme une véritable jungle « où le silence de la mort s'était engouffré (...) ce silence d'abîme, d'enfer, de folie, ce silence qui était si doulou-

reux à vivre, sans aucun signe d'espoir nulle part ». On apprend bientôt qu'elle est née dans cette ville, qui ne fut pas toujours aussi hostile, et que son mal prend sa source dans l'enfance. Et toujours davantage les fantasmes du présent se fondent aux souvenirs du passé pour faire chavirer la réalité et nourrir le cauchemar, la folie. Une oeuvre maîtresse jusqu'ici.

Puis, revient la hantise de « l'omniprésence de cet homme qui (l'a) à l'oeil 24 heures sur 24 ». Qui épée comme un fantôme cette femme « en chute libre dans le gouffre de la folie ». Ne reste qu'une solution : le faire disparaître, le tuer. Avec un revolver ayant appartenu à sa mère, elle tire six coups de feu sur l'homme qu'elle croit caché derrière sa porte. Peu après, des policiers arrivent et l'incarcèrent. Elle n'a tué ni blessé personne.

Jusqu'ici, le récit se voulait une oeuvre vraiment originale, avec sa prose d'une belle richesse. Malheureusement, la suite, qui s'attarde à peindre l'autre versant de l'histoire, ne peut tenir les promesses du début.

Ève, puisque c'est le nom de la narratrice, est soumise aux soins de Catherine, une psychiatre qui fera des merveilles. Entre les deux femmes se tisse tôt une confiance qu'on aurait cru plus difficile de la part de la narratrice du début. Ève en vient à confier des épisodes de son enfance. En particulier un moment capital : le jour où sa mère, prostituée comme elle, a été étranglée par un homme, celui-là même qui la pourchasse.

Comme le confie la narratrice qu'on a peine à reconnaître : c'est « la grande lessive, le ménage du printemps, l'évacuation de toute cette pourriture que j'avais avalée ». Contre toute attente, le récit se termine en véritable conte de fées où Ève trouve son Adam (oui, c'est son véritable nom !) et parle du « paradis à tout jamais retrouvé ». La guimauve n'est pas loin.

Étrange récit qui, commencé dans un déraison qu'on croit indélogeable, se termine en incroyable hymne à la vie. Comme si le bonheur pouvait être gagné en si peu de temps et une fois pour toutes. Mais, il demeure néanmoins que la première moitié du récit de Roger Gaboury possède les germes d'un talent exceptionnel. Si seulement il avait amputé la seconde moitié d'une trentaine de pages...

## La modernité québécoise

**VINGT-CINQ POÈTES QUÉBÉCOIS 1968-1978**  
Anthologie présentée par Lucien Francoeur  
L'Hexagone, 196 pages.  
**INSTALLATIONS**  
Nicole Brossard  
Écrits des Forges  
Le Castor Astral  
128 pages.  
**LES AMOUREUX N'EXISTENT QUE SUR LA TERRE**  
André Roy  
Les Herbes Rouges, 78 pages.



**Jean ROYER**  
▲ Poésies

Brossard et André Roy font partie de cette avant-garde des années 1968-1978 à qui l'on doit la vigueur actuelle de la poésie. Dans leur récent recueil respectif, s'entend d'ailleurs une voix, un lyrisme qui rejoint celui des années 1990.

Dans ces magnifiques *Installations*, Nicole Brossard poursuit son travail d'une parole poétique capable de réunir la réflexion et l'émotion, capable de concrétiser le passage de la littérature à la vie. Ainsi dans ce livre s'entend de plus en plus proche la voix de Nicole Brossard : son lyrisme n'a rien de narcissique mais la réflexion entraîne ses rythmes, ses inflexions, son vocabulaire même, où le mot littérature veut s'allier au mot bonheur et le mot femme au mot ronron.

Lisons le poème *Êtreinte* : « Or travailler un poème m'excite / comme la nudité, vous aussi l'image / moi le mauve et l'identité / ou danser longtemps très rapprochées / un grand décor au fond de la conscience / il fait silencieusement vivre ».

André Roy, dans sa poésie mélancolique, me rappelle qu'aimer c'est savoir que l'on meurt. *Les amoureux n'existent que sur la Terre* est un livre qui me ramène à Albert Camus : les apparences sont belles, mais elles doivent périr et il faut alors les aimer désespérément.

Voilà de grands thèmes de tous les âges de la littérature que celui de la finitude de l'homme et celui de l'amour impossible. Ici, l'homme désespéré, qui remplace l'humaniste aux courtes certitudes, apprivoise sa destinée.

« L'homme s'émerveille et meurt, où est le port ? », demandait Camus. « Les amoureux n'existent que sur la Terre / qui, toujours ronde, n'est pas faite pour eux », écrit André Roy. Mais le poète ajoute qu'il fait « la proposition d'écrire pour les autres, / de rêver de la même éternité pour tous ».

## Des histoires merveilleuses venues d'Orient

**M/T ET L'HISTOIRE DES MERVEILLES DE LA FORÊT**  
Kenzaburô Oé  
Traduit du japonais par René de Ceccatty et Ryôji Nakamura  
Gallimard, 1989,  
345 pages.

**Odile Tremblay**

« LA VENUE d'un homme au monde ne devrait pas se réduire à sa naissance et à sa mort. Il naît dans la grande ombre du cercle des gens qui l'englobent et, encore après sa mort, il devrait y avoir quelque chose qui subsiste. »

Ce « quelque chose », ce pont, ce lien jungien entre les êtres, Kenzaburô Oé l'a débusqué aux sources mêmes du mythe : là où la magie et le rêve rassemblent les membres d'une communauté humaine, là où, affranchie des limites corporelles, une existence trouve enfin son sens, sa justification, sa grandeur.

Kenzaburô Oé est le peintre de la transcendance. Le grand écrivain japonais remportait en 89 le prix Européen pour l'ensemble de son oeuvre. Tardive reconnaissance inter-

nationale ; dans la littérature nipponne, il occupait depuis belle lurette le devant de la scène. Voici qu'il signe ici *M/T et l'histoire des merveilles de la forêt*, un roman touffu, hautement symbolique, qui se lit à plusieurs niveaux, à la manière d'un conte ou d'une parabole.

« Crac, voici l'histoire. Vraie ou fausse, qui le sait ? Mais, comme c'est une vieille histoire, il faut que tu l'écoutes en croyant qu'elle est vraie, même si elle est fausse. D'accord ? »

Telle est la formule rituelle par laquelle le narrateur, tout enfant, entre en contact, à travers les récits de sa grand-mère, avec l'histoire mythique de son village natal. Un village creusé dans une vallée perdue au milieu de la forêt, un lieu reclus, presque oublié, souverain parce que coupé du monde.

À l'origine, explique la légende, ce village a été créé par un chef, dit « le destructeur », et 25 de ses compagnons, des jeunes gens que leur inconduite fit bannir de la ville du château et qui s'unirent par la suite à des filles de pirates. Dans la foulée des « fondateurs », on pénétra un univers étrange, fantastique, où les rocs

explorent, les hommes se gigantesquent et les déluges cavent la terre.

C'est à coups de rêves, de magie et d'envoûtements que le village prend forme et se perpétue. Car, les compagnons de la Genèse ont beau disparaître à un âge canonique, le lieu clos ne reniera jamais ses sortilèges et continuera à vivre en autarcie. Il tiendra tête au fil des temps à l'Empire du grand Japon pour parvenir au XXe siècle toujours drapé de mythes.

Tout le génie de Kenzaburô Oé est d'avoir su, grâce à son immense talent de conteur, faire basculer époques et épopées, légendes et réalités en une même ronde. Au point de désorienter le lecteur, de l'arracher à l'écheveau de ses certitudes. Car le narrateur de ce récit, quoique contemporain de nos temps modernes, partage l'univers du « destructeur » ; parce qu'il a connu un jour « l'enlèvement divin », parce qu'il porte au crâne, comme le fera son propre fils, la cicatrice des élus.

Ainsi, jouant des siècles, des fables et des vérités, l'écrivain s'approprie le merveilleux et le revendique à tout jamais comme art de vivre.

## Nos nouvelles parutions

Dorothy Lohan	Frank Pao	Pier-Emmanuel Lévesque	Mark Cham-Cheh
15 \$	10 \$	8 \$	

**GUERNICA**  
C.P. 633, Succ. N.D.G.  
Montréal H4A 3R1  
D.M.R./Socadis Distributeur

**librairie HERMÈS**

Venez regarder avec nous  
**APOSTROPHES**  
le dimanche à 15h et à 20h

**de 9h à 23h30**  
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest  
outremont, montréal  
tél.: 274-3669

**FESTIVAL DE TROIS**

PRÉSENTÉ PAR LA REVUE 3 & LA MAISON DES ARTS DE LAVAL

DATE	INVITÉS(ES)	MUSICIENS(NES)
9 juillet 90	Normand de Bellefeuille / Jean-Pierre Alonzo	Charles Popasoff (Saxophone)
16 juillet 90	Marcel Dubé / Monique Miller / Gilles Pelletier	François Cousineau (Piano)

**TOUS LES LUNDIS DE JUILLET ET AOÛT À 20 HEURES**

RÉSERVATIONS: (514) 662-4442  
PRIX D'ENTRÉE: \$8.00  
RENSEIGNEMENTS: (514) 663-4028

LIEU: Maison des Arts de Laval, 1395, boul. de la Concorde ouest, Laval  
Autobus Laval Henri-Bourassa # 35 - # 40 - # 42

Ce festival est possible grâce à l'appui financier de la Ville de Laval, du ministère des Affaires culturelles

**LE DEVOIR**

Service de PUBLICITÉ  
842-9645

**Pierre Filion LUX**  
19.95 \$

Le romancier a su tenir, jusqu'à l'insupportable, une très haute tension dramatique. On sort de ce livre ébranlé, en se jurant qu'on ira pas de sitôt draguer au Lux.

Réginald MARTEL  
LA PRESSE

**LEMÉAC** éditeur

**HENRI-FRÉDÉRIC BLANC L'EMPIRE DU SOMMEIL**  
21.95 \$

Odyssée d'un dormeur de génie qui cherche la pierre philosophale au fond de son lit... satire d'un monde en proie au mercantilisme et à la rationalité.

**LEMÉAC • LABOR ACTES SUD**

**ROY LEWIS POURQUOI J'AI MANGÉ MON PÈRE**  
21.95 \$

« Le voilà le livre le plus drôle de l'année! (...) bourré de trouvailles. (...) ça n'a pas l'ombre d'une miette de bon sens. Mais beaucoup de sens. Le comique total. Ça n'arrête pas. »

Jacques-Folch Ribas, *La Presse*

**LEMÉAC • LABOR ACTES SUD**

**MARTIN MILLAR LE LAIT, LES AMPHÈTES ET ALBY LA FAMINE**  
21.95 \$

Tribulations d'un jeune punk qui, dans une Angleterre décadente, prêche la guerre contre le lait.

**LEMÉAC • LABOR ACTES SUD**

**PER CHRISTIAN JERSILD MON ÂME DANS UN BOCAL**  
21.95 \$

Voici une expérimentation scientifique vue de l'intérieur d'un bocal, l'histoire d'un homme devenu le jouet d'un laboratoire de recherches...

**LEMÉAC • LABOR ACTES SUD**

**ROLF SCHNEIDER LE VOYAGE À IAROSLAW**  
21.95 \$

Guittie, une jeune Allemande de l'Est, tente d'échapper à la planification de son avenir en prenant un beau jour la route de la Pologne.

**LEMÉAC • LABOR ACTES SUD**

**L** le plaisir des  
**livres**

# Mesquinerie quand tu nous tiens!

**PAUVRES RICHES et autres contradictions**  
Garnotte  
Kami-Case  
Montréal, 1990  
46 pages

**Pierre Lefebvre**

GARNOTTE roule sa bosse depuis un bon bout de temps dans le milieu de la bande dessinée québécoise. Il a été de toutes les batailles, de *Baloune à Croc*, en passant par l'infortuné *Titanic*, *Protégez-vous*, *Zone libre* et quelques autres.

Les éditions Kami-Case nous offrent ici un recueil de sa série *Pauvres Riches* qui fut publiée dans la revue *Croc* au début des années 80. Il ne s'agit pourtant pas ici de l'ensemble de son travail effectué dans ce cadre mais d'un « best of », selon l'expression chère aux compilations américaines.

Cela ne m'avait pas frappé à l'époque où la série paraissait en revue, mais les *Pauvres Riches* possèdent un lien de parenté indénié avec *Les Frustrés* de Claire Brétécher. Ils sont névrosés, sont sujets à de fausses remises en question pour se donner bonne conscience, participent à fond à ce qu'ils dénoncent et ruminent sans cesse sur leur pauvre sort.

Comme l'indique le sous-titre, « et autres contradictions », c'est ce triste état d'esprit qui secoue principalement les pauvres riches. Mais, plutôt que d'assumer la chose et même d'en être fier à l'instar de Rousseau (« j'aime mieux être un homme à paradoxe qu'un homme à

principe »), ils s'embourbent dans leur mesquinerie, car voilà le véritable sujet de cet album. Entre leur idéal et le bénéfice égoïste à court terme, ces tristes sires n'hésitent que pour la forme.

Bien que ne négligeant pas parfois le procédé de la chute, Garnotte nous suggère plutôt des illustrations, en deux pages, d'une contradiction, d'un symptôme, d'un malaise. Les gags sont ainsi rarement cantonnés à la dernière case mais bien diffus (et non dilués!) dans tout l'épisode.

Le trait de Garnotte est d'une netteté nerveuse, si je puis m'exprimer ainsi. Son dessin, en effet, bien qu'entretenant une certaine relation avec la tradition des Reiser, Wolinsky, Copi, Brétécher, est moins près de l'esquisse que celui de ces derniers. Malgré sa clarté, Garnotte a su conserver à son dessin toute la vitalité inhérente à l'ébauche.

J'aimerais également ajouter que, chez lui, l'absence de décor ajoute à l'infatuation des personnages. Les cases axées toutes entières sur ces derniers et les accessoires réduits à leur plus simple expression, nous précisent que, pour ces *Pauvres Riches*, leurs obsessions sont au centre du monde ou, plutôt, qu'elles le relègent au second plan et même aux oubliettes.

L'édition québécoise de bandes dessinées étant ce qu'elle est, je voudrais également souligner l'excellent travail de Kami-Case dans la production de cet album. Certains éditeurs européens pourraient en prendre de la graine.

## Quelques bons livres (3)

# L'assurance d'un été bienfaisant

**L'AUTRE THOMAS D'AQUIN**  
Martin Blais  
Boréal, Montréal  
1990, 316 pages



**Yves DUBE**  
▲ Les carnets

POURQUOI ne pas terminer ce tryptique critique par un livre de réflexion? Après les romans, les essais politiques, y aurait-il une place pour la pensée philosophique? Il me plaît de croire que plusieurs de nos lecteurs m'en auraient voulu si je m'étais abstenu d'une proposition susceptible de remuer quelques idées discutables mais combien inespérément tonifiantes.

Avouerais-je, au point de départ, que j'étais parmi ceux qui, s'étant fait rentrer dans le crâne à coups de pioche et de trique des extraits « choisis » de la somme philosophique et en plus de la théologie, croyaient bien en avoir fini pour le reste de leurs jours et avoir l'assurance d'une tranquillité chèrement acquise en tout ce qui concerne le tracasseries thomistes.

Il me plaisait de croire que la lecture des Grecs et des Latins me permettait de sauter par dessus le Moyen Âge et aussi par dessus ce début de l'ère classique pompeusement incarnée par Descartes — c'est plus fort que moi, je dois redire encore une fois, au risque de me répéter, que j'ai toujours eu le trop-fendant-Français « cogito ergo sum » — pour mieux me retrouver dans la bibliothèque (en saluant Fontenelle au

passage) et à l'affût des propos tellement amicaux de Montesquieu.

Il a fallu qu'un certain Martin Blais, portant Saint-Thomas à la bouttonnière — beaucoup mieux qu'Elliot Trudeau porte cyniquement des roses — m'oblige à l'entendre — par curiosité un peu amusée d'abord, — à l'écouter — par métier viscéral (j'aime écouter le gens, malheureusement même quand ils n'ont pas grand chose à dire mais qu'ils ont besoin de parler) — à me laisser prendre aux jeux infiniment polis de sa dialectique pour que je remette en cause des aversions, jadis sources d'interminables querelles intérieures, sur lesquelles j'étais bien déterminé de ne jamais revenir. Je faisais partie de cette catégorie de lecteurs pointés du doigt par l'auteur dès le début de son plaidoyer, à qui on avait mal présenté le « docteur angélique » et qui croyaient, à tort, le connaître.

Ce livre m'a personnellement détrompé sur plusieurs points essentiels. L'homme Thomas d'Aquin est moins embarrassant que le saint. L'auteur Thomas d'Aquin est beaucoup plus humainement attentif que doctement angélique... Ai-je compris que, chez lui, la vertu de prudence pouvait prendre le pas sur celle d'obéissance? Et quelle prudence encore! Celle qui est source d'efficacité. Comme on est loin de la doctrine luthérienne, si adverse à quelque catholicisme que ce soit. (Il est vrai que le portrait de Luther qui apparaît dans les manuels et les dictionnaires m'a toujours un peu terri-

fi. On dirait qu'il comporte une condamnation à mort.)

L'auteur qui prétend que « l'infailibilité ne descend pas jusqu'à l'action singulière » n'est pas loin de paraître post-voltairien ou moderne et pourtant il est de cet obscur Moyen Âge si décrié à cause de son abstraite soumission aux dictats onnipotents d'une pensée augustiniennne quelquefois fascinante et souvent coulée dans le bronze. Placé à cinq ans chez les bénédictins du Mont-Cassin, il décide à 18 ans de se faire dominicain dans des conditions que le biographe décrit avec une acuité si prenante qu'on se croirait dans un roman de cape et d'épée.

À 27 ans il occupe la chaire tant convoitée des étrangers à l'Université de Paris, et dans les 20 années qui suivront, il écrira 20 000 pages d'une oeuvre dont le souci le plus constant sera de cerner l'existence, d'exalter la vie, de rechercher le bien de l'homme et la nature de Dieu.

Martin Blais s'attarde longuement, dans cet ouvrage, à déterminer le rôle du corps — son importance bien réelle pour le philosophe — par rapport à l'existence de l'âme et l'interpénétration de leurs essences et leur caractère d'unicité par rapport à l'évolution. L'âme comme principe de vie, telle que présentée par l'analyse de Martin Blais, en plus de confirmer l'indispensabilité du corps, nous amène à croire que Saint Thomas, non seulement n'avait pas cette sainte horreur de la chair que

les Pères de l'Église avaient si souvent prêchée, mais au contraire comprenait que le mystère de la vie n'avait de réalité que grâce à son incarnation physique.

Si pour certains autres penseurs médiévaux, les mouvements de la chair, pour eux preuves de faiblesse, n'étaient que le résultat d'une débilité première à Dieu, par Thomas d'Aquin la chair est vivante et ses mouvements sont beaux, la chair est appétissante et ses oeuvres devraient concourir à l'explicitation des volontés divines. Les sexes, dans leurs différences congénitales n'étaient pas sujets d'aversion, mais organes de complémentarité voulue pour assurer la pérennité de cette merveille qu'est la nature humaine. On est loin des conceptions aseptisantes et profondément schismatiques de toutes les formes de trop sévère austérité, voire même de jansénisme — sinistres à faire hurler! et si stupidement opposées à l'épanouissement humain — qui ont trop souvent prévalu dans le monde chrétien.

Martin Blais a déjà publié plusieurs ouvrages. Sa réputation de médiéviste est donc fortement établie. Par son dernier livre, il nous rend un service particulièrement appréciable: en nous révélant cet *Autre Thomas d'Aquin*, il nous force sans nul doute à comprendre et assumer l'erreur et la bêtise de nos préjugés non seulement à l'endroit du philosophe concerné, mais aussi à l'égard d'un certain nombre de valeurs défendues par ce dernier.

# Une documentation précise

**LE JUDAÏSME AU FÉMININ**  
Janine Gdalia  
et Annie Goldmann  
Balland, Paris

**Naïm Kattan**

QUELLE vision le judaïsme a-t-il de la femme? Le vendredi soir, pour célébrer le sabbat, l'homme bénit le jour du repos et puis chante les mérites de la femme vaillante. La femme juive est d'abord gardienne du foyer. Elle est l'épouse et la mère. Image traditionnelle qui pourrait paraître quelque peu archaïque.

Le grand mérite de l'ouvrage de Gdalia et de Goldmann est d'avoir apporté de grandes nuances à cette

image, y compris dans la tradition. La Bible abonde en femmes héroïques, aventureuses, femmes passionnées et femmes amoureuses.

Le *Judaïsme au féminin* est présenté sous forme d'encyclopédie avec 300 entrées. L'ouvrage abonde en renseignements utiles qui vont de la Bible à nos jours. Il aborde les problèmes les plus divers qu'affronte la femme juive et dresse des portraits saisissants des femmes qui, au cours des siècles, se sont illustrées dans les arts, les lettres et l'action sociale et politique. Souvent la femme juive se trouve déchirée entre un archaïsme apparent et la fascination du modernisme.

Gdalia et Goldmann n'ont pas de

parti pris, ce qui ne les empêche pas d'exprimer des opinions.

Elles prônent le renouveau ainsi que la mise à jour des règlements et des lois. C'est qu'elles sont convaincues de la validité, de la vivacité, de l'actualité du judaïsme. Religion, civilisation et culture. Qu'il s'agisse de l'avortement, de la contraception, du bain rituel ou de l'amour, Janine Gdalia et Annie Goldmann n'évitent pas les controverses. Elles ne se retranchent pas derrière une froide observation. Elles expriment des opinions. Elles incitent à la réflexion.

Dans *Le Judaïsme au féminin*, une documentation précise vient appuyer une pensée riche.

# Des Japonais isolés et enrégimentés

**L'ÉNIGME DE LA PUISSANCE JAPONAISE**  
Karel Van Wolferen  
Éditions Robert Laffont  
Paris, 1990, 520 pages.

**THE SUN ALSO SETS, WHY JAPAN WILL NOT BE NUMBER ONE**  
Bill Emmott  
Simon and Schuster  
New York, 1989, 275 pages.

**Jocelyn Coulon**

LE DÉVELOPPEMENT fulgurant du Japon ne semble plus avoir de limite. Comment expliquer ce succès et celui-ci va-t-il s'éterniser?

Journaliste néerlandais, Karel Van Wolferen vit au Japon depuis 1962 et en connaît bien la langue et le peuple. Dans son livre, au titre pour le moins étonnant, *L'énigme de la puissance japonaise*, l'auteur explique le succès de ce pays par le fonctionnement du pouvoir tant politique, que bureaucratique et économique, et le rôle déterminant de certains groupes qui forment ce qu'il appelle un Système. Il rejette du même coup les explications simplistes du genre « la culture marquée par la vie de groupe, la loyauté à l'entreprise, l'amour de l'harmonie et le manque d'individualisme » qui font supposément de la société japonaise la plus singulière du monde.

Ces explications ne sont pas fausses, dit l'auteur. Mais elles n'ont rien de culturelles. Elles découlent d'un conditionnement politique implacable qui a façonné le peuple japonais depuis plusieurs siècles. Enrégimentés depuis toujours, les Japonais obéissent aujourd'hui « à une alliance étroite entre les entreprises et l'administration, relevant d'une sorte de collectivisme non dictatorial et qui présente l'originalité décisive d'être dépourvu d'un gouvernement central responsable », écrit Van Wolferen.

Si les traits dominants des Japonais sont la loyauté, l'harmonie, le consensus et le collectivisme, c'est que pendant longtemps le Japon a été coupé de toute influence extérieure et que ses élites dirigeantes en ont profité pour imposer leurs lois. Pour l'auteur, cette société presque orwellienne a besoin de plus de démocratie. Le gouvernement ne doit pas s'effacer devant la bureaucratie. Le droit doit être au service des citoyens et du non du système. Les partis politiques doivent se débarrasser du clientélisme.

Le fonctionnement de la société japonaise a des répercussions à l'étranger. Sans gouvernement central, le Japon ne respecte pas les lois commerciales et industrielles occidentales, ce qui provoque la fureur des alliés, écrit Van Wolferen. Il faut

donc traiter avec Tokyo de façon différente et se montrer très dur face au « pharisaïsme » des Japonais.

Bill Emmott a une autre vision du Japon. Ce journaliste de l'hebdomadaire *The Economist* ne s'est pas livré à une analyse historique, culturelle et psychologique du Japon. Il répond simplement à Van Wolferen et aux autres critiques qui estiment que ce pays contourne les lois du marché, s'oppose aux importations, ne consomme pas, contrôle les choix économiques de ses citoyens, bref fait tout en son pouvoir pour exaspérer ses partenaires commerciaux tout en inondant le monde de ses capitaux et produits.

Mais le soleil se couche aussi au Japon et l'auteur estime que dans quelques années, la puissance de ce pays s'essouffera et qu'il ressemblera à ses alliés, du moins dans ses structures économiques et commerciales. Chiffres à l'appui, il démontre que les Japonais consomment beaucoup, voyagent de plus en plus, épargnent un peu moins et vivent dans des appartements pas plus petits que ceux des Français ou des Allemands.

Syndicalistes, patrons, politiciens, universitaires ou simples observateurs trouveront dans ces deux livres de quoi réfléchir sur le Japon et peut-être d'y confirmer leur haine ou leur admiration du modèle.

# LA RECHERCHE




**LES ATOLLS OASIS**  
par F. Rougerie et B. Wauthy

**LE SQUELETTE DU GLOBULE ROUGE**  
par J. Delaunay et P. Boivin

**MAGIE ET TECHNOSCIENCE: LA GRANDE MUTATION DU MOYEN ÂGE**  
par P. Thuillier

**LE MAGNÉTISME DU CERVEAU**  
par O.-V. Lounasmaa et R. Hari

**DOSSIER: ESPAGNE: LE FLAMENCO DE LA SCIENCE**  
par M. Barrère

**ETC.**

**un supplément spécial médecine: LES MALADIES DE L'ÉTÉ**

AVEC, EN EXCLUSIVITÉ, LA PREMIÈRE ENQUÊTE NATIONALE SUR LES ATTITUDES ET COMPORTEMENTS DES FRANÇAIS FACE AU SIDA

OFFRE SPÉCIALE D'ABONNEMENT — UN AN: 49,00 \$

Je souscris un abonnement d'un an (11 nos), à LA RECHERCHE, au prix de 49,00 \$. Veuillez payer par chèque établi à l'ordre de Diffusion Dimédia Inc.

Nom \_\_\_\_\_ Adresse \_\_\_\_\_  
Ville \_\_\_\_\_ Code postal \_\_\_\_\_


A retourner accompagné de votre règlement à Diffusion Dimédia, 539, boul. Lebeau, Saint-Laurent H4N 1S2. Un délai de 8 à 12 semaines interviendra entre la date de la demande d'abonnement et la réception du premier numéro. L'abonné(e) sera pour un an à compter du premier numéro reçu.

**Jacques Brossard**  
**L'OISEAU DE FEU**  
Tome 1: Les années d'apprentissage  
29,95 \$  
«En un mot, l'ouvrage se laisse dévorer et on en redemande...quelque chose d'éblouissant.»  
Michel LORD  
LITTRÉS QUÉBÉCOISES  
GRAND PRIX 90 DE LA SCIENCE-FICTION ET DU FANTASTIQUE QUÉBÉCOIS




**LEMÉAC**  
éditeur

**Jean Éthier-Blais**  
**ENTRE TOUTES LES FEMMES**  
19,95 \$  
PRIX ATHANASE-DAVID 1989  
PRIX DU JOURNAL DE MONTRÉAL 1989  
«(...) une oeuvre à la fois dense et puissante (...) (l'auteur) se livre, avec un art consommé, à l'évocation de l'atmosphère des âmes...»  
Michel GAULIN, *Le Devoir*




**LEMÉAC**  
éditeur

**Jean Marcel**  
**HYPATIE OU LA FIN DES DIEUX**  
16,95 \$  
«Ce roman superbe, magnifiquement écrit, s'affirme comme une incontestable réussite.»  
Guy CLOUTIER, *LE SOLEIL*  
PRIX MOLSON DE L'ACADÉMIE CANADIENNE-FRANÇAISE 1989




**LEMÉAC**  
éditeur

**Jacques Poulin**  
**LE VIEUX CHAGRIN**  
18,95 \$  
Nouvelle version d'un chef-d'oeuvre: une réflexion qui toujours tend vers la plus parfaite simplicité, sur le métier d'écrire et le métier de vivre.  
Réginald MARTEL, *LA PRESSE*  
PRIX QUÉBEC-PARIS 1990




**LEMÉAC**  
éditeur

**Michel Tremblay**  
**LE PREMIER QUARTIER DE LA LUNE**  
19,95 \$  
«Le livre est majeur, de ceux qui vous retournent tout à fait, qui hantent longtemps le jardin secret où chacun cultive l'«inexprimable.»  
Réginald MARTEL, *LA PRESSE*  
Prix de la Ville de Montréal 1989



**LEMÉAC**  
éditeur

**Yves Navarre**  
**LA TERRASSE DES AUDIENCES AU MOMENT DE L'ADIEU**  
28,50 \$  
«Un livre de ferveur qu'on quitte à regret (...) Et qui hante le lecteur bien longtemps après la dernière page (...) La littérature se fait ici le creuset des plus vives émotions.»  
Michel LAURIN, *Le Devoir*



**LEMÉAC**  
éditeur

# CINEMA

Toutes les informations à paraître dans cette page doivent parvenir par écrit au DEVOIR au plus tard le mardi de chaque semaine. Demandes d'insertion ou corrections doivent être adressées à l'attention de Christiane Vaillant.

**ASTRE I:** (327-5001) — *Die Hard 2* 1 h 15, 4 h, 7 h, 9 h 30 ven. sam. dern. spect. 24 h.

**ASTRE II:** — *Robocop 2* 1 h, 3 h 10, 5 h 20, 7 h 30, 9 h 45 ven. sam. dern. spect. 24 h.

**ASTRE III:** — *Total Recall* ven. au mar. 1 h, 3 h 15, 5 h 30, 7 h 45, 10 h ven. sam. dern. spect. 24 h — *The Adventures of Ford Fairlane* mer. jeu. 1 h, 3 h 05, 5 h 10, 7 h 15, 9 h 30.

**ASTRE IV:** — *Ghost Dad* ven. au mar. 1 h, 5 h 10, 9 h 30, mer. jeu. 1 h, 2 h 45, 4 h 40, 6 h 45 — *Back to the Future 3* ven. au mar. 2 h 45, 7 h — *Total Recall* mer. jeu. 7 h 45, 10 h 15.

**BERRI I:** (288-2115) — *Retour vers le futur 3* 12 h 45, 3 h, 5 h 15, 7 h 30, 9 h 45.

**BERRI II:** — *Les Jetson, le film* 1 h 30, 3 h 30, 5 h 30, 7 h 30, 9 h 30.

**BERRI III:** — *Nikita* 1 h, 3 h 15, 5 h 30, 7 h 45, 9 h 45.

**BERRI IV:** — *Gremlins 2* 12 h 30, 2 h 40, 4 h 50, 7 h, 9 h 15.

**BERRI V:** — *Teenage Mutant Ninja Turtles* 1 h 15, 3 h 15, 5 h 15 — *La nurse* 7 h 45, 9 h 15.

**BONAVENTURE I:** (861-2725) — *Die Hard 2* dim. 2 h, 4 h 30, 7 h, 9 h 30, sam. et sem. 7 h, 9 h 30.

**BONAVENTURE II:** — *Ghost Dad* dim. 1 h 30, 3 h 30, 5 h 30, 7 h 30, 9 h 10, sam. et sem. 7 h 30, 9 h 10.

**BROSSARD I:** (465-9806) — *Robocop 2* 1 h 45, 3 h 15, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 15.

**BROSSARD II:** — *Les Jetson, le film* 1 h, 3 h, 5 h — *La nurse* 7 h 15, 9 h 10.

**BROSSARD III:** — *Die Hard 2* 1 h 15, 4 h, 7 h, 9 h 40.

**CARREFOUR LAVAL 1:** (688-3684) — *Ghost Dad* 1 h 15, 3 h 15, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 15.

**CARREFOUR LAVAL 2:** — *Back to the Future 3* 1 h 30, 4 h, 7 h, 9 h 30.

**CARREFOUR LAVAL 3:** — *Die Hard 2* 1 h 30, 4 h, 7 h, 9 h 40.

**CARREFOUR LAVAL 4:** — *Teenage Mutant Ninja Turtles* 1 h 05, 3 h 05, 5 h 05 — *Crucising Bar* 7 h, 9 h 15.

**CARREFOUR LAVAL 5:** — *Les Jetson, le film* 1 h 10, 3 h 10, 5 h 10 — *La nurse* 7 h

10, 9 h 20

**CARREFOUR LAVAL 6:** — *Robocop 2* 12 h 20, 2 h 45, 5 h, 7 h 20, 9 h 45

**CINÉMA ÉGYPTIEN 1:** 1455 Peel, Mil — *Ghost Dad* ven. au mar. 1 h 15, 3 h 15, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 15 — *The Adventures of Ford Fairlane* mer. jeu. 1 h 15, 3 h 15, 5 h 20, 7 h 30, 9 h 40.

**CINÉMA ÉGYPTIEN 2:** — *Cadillac Man* ven. au mar. 1 h 30, 3 h 30, 5 h 30, 7 h 30, 9 h 30 — *Ghost Dad* mer. jeu. 1 h 20, 3 h 20, 5 h 20, 7 h 20, 9 h 20.

**CINÉMA ÉGYPTIEN 3:** — *Back to the Future 3* 2 h, 4 h 30, 7 h, 9 h 20.

**CINÉMA JEAN-TALON:** Mtl — *Dick Tracy* 1 h, 4 h 30, 7 h, 9 h 30, sam. dern. spect. 11 h 50

**CINÉMA OMEGA 1:** — *Total Recall* 1 h, 3 h 30, 7 h, 9 h 30

**CINÉMA OMEGA 2:** — *Pas de répit pour Mélanie* 1 h, 3 h, 7 h 15 — *Le mariage de Betsy* 5 h, 9 h 15

**CINÉMA PARALLÈLE:** 3682 boul. St-Laurent, Mtl (843-6001) — (relâché jusqu'au 1er août)

**CINÉMA PARIS:** Mtl (867-7284) — *Milou en mal* 1 h 30, 3 h 30, 5 h 30, 7 h 30, 9 h 45

**CINÉMA POINTE-CLAIRE 1:** 6361 Trans-Canada — *Back to the Future 3* 1 h 30, 4 h, 7 h, 9 h 30

**CINÉMA POINTE-CLAIRE 2:** — *Ghost Dad* 1 h 05, 3 h 05, 5 h 05, 7 h 05, 9 h 05

**CINÉMA POINTE-CLAIRE 3:** — *Jetsons, le Movie* 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h 45

**CINÉMA POINTE-CLAIRE 4:** — *Die Hard 2* 1 h 30, 4 h, 7 h, 9 h 30

**CINÉMA POINTE-CLAIRE 5:** — *Robocop 2* 12 h 30, 2 h 45, 5 h, 7 h 15, 9 h 30

**CINÉMA POINTE-CLAIRE 6:** — *Bird on a Wire* ven. au mar. 12 h 40, 2 h 50, 5 h, 7 h 10, 9 h 20 — *The Adventures of Ford Fairlane* mer. jeu. 12 h 40, 2 h 50, 5 h, 7 h 10, 9 h 20

**CINÉMA V:** 1: 5560 Sherbrooke O. (489-5559) — *Betsy's Wedding* 7 h 15, 9 h 35, sam. dim. 12 h 30, 2 h 45, 5 h, 7 h 15, 9 h 35

**DORVAL IV:** — *Pretty Woman* 1 h 15, 4 h 15, 7 h, 9 h 30

**DU PARC 1:** (844-9470) — *Dick Tracy* sem. 6 h 45, 9 h 15, sam. dim. 1 h 30, 4 h 15, 6 h 45, 9 h 15

**DU PARC 2:** — *Days of Thunder* sem. 7 h, 9 h 30, sam. 1 h, 4 h, 7 h, 9 h 30, dim. 1 h, 4 h, 9 h 45 — *Ghost* dim. 7 h 30

**DU PARC 3:** — *Days of Thunder* 8 h 15, sam. dim. 2 h 15, 5 h 15, 8 h 15

**DU PLATEAU 1:** (521-7870) — *Dick Tracy* 2 h, 4 h 50, 7 h 10, 9 h 30

**DU PLATEAU 2:** — *Total Recall* 2 h 30, 4 h 50, 7 h 10, 9 h 30

**FAIRVIEW I:** (697-8095) — *Gremlins 2 The New Batch* 1 h 30, 4 h 20, 7 h, 9 h 30

**FAIRVIEW II:** — *Days of Thunder* 12 h 15, 2 h 35, 7 h 15, 9 h 35, dim. 12 h 15, 2 h 35, 4 h 55, 9 h 45 — *Ghost* dim. 7 h 30

**FAUBOURG STE-CATHERINE 1:** (932-2230) — *Robocop 2* 12 h 30, 2 h 45, 5 h, 7 h 20, 9 h 40

**FAUBOURG STE-CATHERINE 2:** — *Bird on a Wire* 2 h, 4 h 30, 7 h 10, 9 h 25, jeu. 2 h, 4 h 30, 9 h 30

**FAUBOURG STE-CATHERINE 3:** — *Longtime Companion* 12 h 30, 2 h 40, 4 h 50, 7 h 10, 9 h 15

**FAUBOURG STE-CATHERINE 4:** — *Jetsons, le Movie* 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h

**GOETHE-INSTITUT MONTRÉAL:** (499-0159) — **GREENFIELD I:** (671-6129) — *Days of Thunder* 1 h 30, 4 h, 6 h 30, 9 h 15, dim. 1 h 30, 4 h, 9 h 45 — *Ghost* dim. 7 h 30

**GREENFIELD 2:** — *Pas de répit pour Mélanie* 12 h 30, 2 h 25 — *Pretty Woman* 4 h 20, 6 h 50, 9 h 15

**GREENFIELD 3:** — *Dick Tracy* 1 h, 3 h 30, 6 h 45, 9 h 20

**IMAX:** Vieux-Port de Montréal — *Vivre au Sommet* (fr.) du lun. au dim. de 10h 30 à 21h 30 aux 45 à 60 min. approx. — *To the Limit* du lun. au dim. à 11h 30 et 18h 30

**IMPERIAL:** (288-7102) — *Days of Thunder* 12 h, 2 h 20, 4 h 45, 7 h 10, 9 h 40, ven. sam. dern. spect. 24 h

**LAVAL I:** (688-7776) — *Total Recall* 1 h 30, 11 h 45, 6 h 45, 9 h 15 sam. dern. spect. 11 h 45

**LAVAL II:** — *Dick Tracy* 12 h 10, 2 h 40, 5 h, 7 h 10, 9 h 35 sam. dern. spect. 11 h 50

**LAVAL III:** — *Pas de répit pour Mélanie* 1 h, 3 h 10, 7 h 20, 9 h 30, sam. 1 h, 3 h 10, 5 h 10 — *Another 48 Hours* 5 h 10, 9 h 35, sam. 7 h 20, 9 h 35, sam. dern. spect. 11 h 50

**LAVAL IV:** — *Le mariage de Betsy* 12 h 40, 2 h 50, 4 h 50, 7 h 05, 9 h 20 sam. dern. spect. 11 h 45

# EXPOSITIONS

## Ateliers et galeries

Commune et St-Laurent — Exposition interactive à caractère scientifique, technologique et culturel sur le thème des sports, tous les jours de 10h à 22h.

**FORT CHAMBLAY:** Salle Albani, Chamby (658-1585) — Exposition traitant de l'histoire du Fort Chamblay sous le régime français, du mar. au dim. 10h à 17h.

**GALERIE ACTION:** 190 Laurier, St-Jean-sur-Richelieu — « Petits formats 90 » membres du Conseil québécois de l'estampe, du 4 au 29 juillet.

**GALERIE AMRAD FANTASY ARTS:** 1522 est Sherbrooke, Montréal (934-4550) — La magie de l'imagination • marionnettes et masques théâtraux de l'Aligine Noire, du 24 mai au 30 juillet

**GALERIE D'ART L'ARISTOCRATE:** 1500 Atwater, Montréal (935-8030) — Peintures de N. Boisvert, M. Brazeau, M. Favreau, G.E. Gingras, J.P. LaPointe, A. Richardson, A. Rousseau et C.D. Valais

**GALERIE D'ART DE BOUGAINVILLE:** 4511 St-Denis, Montréal (845-2400) — Oeuvres de André Dufour, Diane Desmarais, Michel Rivest et André Vézina, tout juillet

**GALERIE D'ARTS CONTEMPORAINS DE MONTRÉAL:** 2122 Crescent, Montréal (844-6711) — Oeuvres de Jean Marcel Dumontier, du 5 au 19 juillet

**GALERIE L'ART FRANÇAIS:** 1434 ouest Sherbrooke, Montréal (849-3637) — Oeuvres des artistes de la galerie

**GALERIE D'ART IMAGINE:** 3981 St-Laurent ste 303, Montréal (699-1232) — Phases 1 2 3 angoisse et souffrance extrêmes, l'œuvre de Maria Jankovics, du 3 au 14 juillet, du mer. au sam.

**GALERIE D'ART ALAIN LACAZE:** 129/131 St-Paul, Québec (418-692-4381) — Huiles, aquarelles et estampes d'Alain Lacaze, en permanence

**GALERIE D'ART LE PARVIS:** 1295 ouest Girouard, St-Hyacinthe (774-0007) — Les artistes de la galerie: Marcelle Ferron, Jean-Pierre Lacroix, Caisserman-Roch, Pascale Poulin, Renée Durocher, Benoit Simard, jeu. au sam. 13h à 21h, dim. 13h à 18h.

**GALERIE DES ARTISANS DU MEUBLE QUÉBÉCOIS:** 88 est St-Paul, Montréal (866-1836) — Personnages Luminaires de Michelle Oueury, du 14 juin au 31 août — Masques-tableaux de E. Brun Feller, M. Gagnon, V. Godard, F. Lalancette, T. Laroche, F. Deslauriers, M.L. Tremblay et P. Madsersach

**GALERIE PIERRE BERNARD:** 141 rue Champlain, Hull (819-777-4437) — « Les voyages de l'art » œuvres de Valérie Bachelier, Jean Beauchesne, J.P. Dallaire, J.P. Riopelle, A. Putov et Shokichi Sato, du 8 juillet au 4 août

**GALERIE SIMON BLAIS:** 4521 rue Clark, ste 100, Montréal (849-1165) — Estampes originales d'artistes québécois: P. Martin, G. Routhier, B. Desjardins, L.P. Bougie, D. Lapointe, F. Simonin, P. Bévreau, N. Brunet, jusqu'au 21 juillet, mar. au sam. de 9h 30 à 17h 30

**GALERIE BOUTIQUE D'ART MME ALONZO:** 219 est Prince-Arthur, Montréal (987-1265) — Exposition 90, couleurs d'Asie, couleurs d'Orient, C. Dufresne, T. Guile, N. Wrangel, Z. Kunin, P. Spéniard, H. Alonzo, et des pièces de collection de Francine Gilbert, du 15 mai au 15 juillet, mer. au dim. de 10h à 22h.

**GALERIE BOUTIQUE GIRAFF:** 2120 Amherst, Montréal (528-8619) — Oeuvres de Eva Ferenczy Reichmann et Elyse Ruel, à compter du 7 juin

**GALERIE C. BROCARD:** Montréal (353-3996) — liquidation permanente réduction de 20% à 60% sur peintures, caissons: Cosgrove, Riopelle, Suzor Côté, Fortin, Ayotte, Masson, Richard, Rousseau, Iacurto et autres, sur rendez-vous

**GALERIE CADRE:** 5431 St-Laurent, Montréal (271-9990) — Collection unique de manières modernes anciennes: Théâtre Wayang-Gulk, d'Indonésie, du mar. au dim.

**GALERIE CULTART:** 360 Roy est, Montréal (843-3596) — Photographies de Gabry Desmarais, du 11 juin au 15 juillet, du jeu. au dim. de 12h à 18h, sur rendez-vous

**GALERIE DARE-DARE:** 4060 St-Laurent ste 211, Montréal (844-8327) — Peintures de Michael Meredith, du 20 juin au 8 juillet, mer. au dim. 12h à 17h.

**GALERIE DU MOBILIER CONTEMPORAIN:** 3643 St-Laurent, Montréal (289-9348) — Exposition de deux jeunes designers, Sylvie Durocher et Ian Pratt, du mar. au sam.

**GALERIE L'EMBUSCADE:** 1571 Bédarès, Trois-Rivières (819-374-0652) — Atelier Silex, multiples, du 27 juin au 28 août, tous les jours

**GALERIE L'EMPREINTE:** 272 est St-Paul, Vieux Montréal (861-4427) — Oeuvres de Lise Bélar, Hélène Gagnon, Jasmine Gosselin, Louise Larivière et Mona Trudel, du 4 au 23 juillet, tous les jours de 10h à 22h.

**GALERIE FRANÇOIS LEMAY:** 4524 de La Roche, Montréal (842-3639) — Estampes originales de maîtres européens et japonais — ouvert du mar. au ven. 10h à 18h, sam. 12h à 17h.

**GALERIE JOCELYNE GOBEL:** 2154 Crescent, Montréal — Bijoux d'artistes contemporains du Québec et de l'étranger, mar. au ven. 11h à 18h, sam. 11h à 17h.

**GALERIE LES HAVRES GRIS:** 215 ouest St-Paul, Vieux-Montréal (982-3314) — Exposition de petits formats de Rebello, Soucy, Lelievre, Bouchard, Lecarré, Symon, Desrosiers, Isabelle, Smard, Lalancette, Ducharme, Potter Maël et Leblou, du 14 juillet, mar. au dim.

**GALERIE SAMUEL LALLOUZ:** 372 ouest Ste-Catherine, ste 528, Montréal (398-9806) — Oeuvres de John Francis et Ian Murray, du 16 juin au 12 juillet

**GALERIE LAVOIR:** 3632 St-Laurent, Montréal — En permanence, 40 tableaux de Jeanras, peints sur le mur.

**GALERIE LIPEL:** 1324 ouest Sherbrooke, Montréal (842-6369) — Pièces importantes d'une collection de sculptures Imt. Nuna, Parr, Gaborat, Tunilite, Kingmetta, Barnabas, Arnashuagaak, mar. au sam. de 13h à 17h.

**GALERIE LUDOVIC:** 1390 Sherbrooke O., Montréal (844-9788) — Oeuvres de Poissant, Rousseau, Chappelaine, Hrabé, Desjardins, Lamoureux, Hudon et Bertonouche.

**GALERIE LISETTE MARTEL:** 467 Notre-Dame, Montréal (819-473-6361) — Exposition des œuvres de J.E. Archambault, Cosgrove, Piché, Reby, Desjardins, Marc Moutillou, Soullias, LeCor, Hudon et autres, tous les jours de 10h à 18h.

**GALERIE MIHALIS:** 1500 Sherbrooke O., Montréal (932-4554) — 2e étape: Collection permanente

**GALERIE MONT CALM:** 25 rue Laurier, Hull — Hors Série IV, mémoires d'art contemporain, du 20 juin au 19 août, mar. au dim. de 10h à 17h.

**GALERIE NAOMI:** 171 ouest St-Paul, Vieux-Montréal (842-2634) — « Rencontres spirituelles » œuvres de Roz Sager, du 12 juin au 8 juillet, tous les jours

**GALERIE PORT-MAURICE:** 8420 Lacordaire, St-Léonard (328-8585) — Oeuvres de Stache Ruyters, collage sur toile, du 27 juin au 20 juillet

**GALERIE RELAIS DES ÉPOQUES:** 1516 ouest Sherbrooke, Montréal (334-0468) — Nouvelles acquisitions de Claire Dionne Valois, Albéric Soly, Lise Paradis, Liane Paskaryk, Monique Bedard, Zéro Zoo, J.E. Archambault, Cosgrove, Piché, Reby, Desjardins, Marcel Delorme, Rachel Cloutier, Hugette Martine (émaux sur cuivre), Liliane Fournier, Georges Desdoyard, Lise Laque, Gilbert Thibault.

**GALERIE SUZANNE REMILLARD:** 1227 Amherst, Montréal (526-8451) — Illustrateurs dont Toulouse-Lautrec, mar. au sam.

**GALERIE RENÉE HAMEL:** 56A Blainville O., Ste-Thérèse (430-6722) — Exposition des peintures et des sculpteurs de la galerie, mar. au sam. 12h à 18h.

**GALERIE RICHARD HEVEY:** 80 Morin, Ste-Adèle (229-4341) — Oeuvres de H. Champagne, P. Tougas, A. Lemieux, M. Fecteau, A. Arts, F. Iacurto, B. Cantin, Basque, M. Gagnon et autres, ouvert les sam. et dim.

**GALERIE ROLLAND:** 2350 Guy, Montréal (932-9739) — Estampes originales de maîtres européens et québécois: Dussaut, Ting, Pellian, Riopelle et autres, lun. au ven. 10h à 17h 30, 10h à 17h.

**GALERIE SEKAI:** 4281 A Notre-Dame ouest, Montréal (939-0561) — « Fuk Lux », gouaches sur papier de Jim/Jimm, du 11 juin au 24 oct.

**GALERIE SOHO MERCER:** 250A Lyon, Ottawa (238-2451) — Oeuvres d'artistes contemporains, mar. au sam. 12h à 17h.

**GALERIE SUK-KWAN:** 5141 St-Laurent, Montréal (270-4442) — S.K.D. Stella Chan, du 19 juin au 7 juillet

**GALERIE TOILE ÉTOILE:** 5011 Queen Mary, Montréal (342-7649) — Oeuvres récentes des artistes de la galerie, du mar. au sam. 11h à 17h.

**GALERIE UOAM:** Pavillon Judith-Jasmin, 1400 rue Berni, Montréal — « Été Libon », 1000 œuvres, œuvres proposées par 14 galeries du 25 mai au 22 juillet, mar. au dim. de 12h à 18h.

**GALERIE DU VIEUX-MONTRÉAL:** 19 Cour Le Royer, ste 301, Montréal (842-9208) — Exposition permanente, œuvres de Chagall et Riopelle, tous les jours de 11h à 13h.

**GUILDE CANADIENNE DES MÉTIERS D'ART QUÉBEC:** 2025 rue Peel, Montréal (849-6091) — Retrospective des dessins de Pudio Pudat, du 23 juin au 4 août

**LA GUILDE GRAPHIQUE:** 9 ouest St-Paul, Vieux-Montréal (844-3438) — Monotypes d'Evelyne Klum, Dany Roy, Jean-Louis-Lay, œuvres fortes de Chloé, Louise Dandurand et Claude Montoya, du 1er juillet au 31 août, lun. au sam. de 10h à 18h, 10h à 18h.

**HÔTEL REINE ÉLIZABETH:** Montréal — Exposition de photographies intitulée « Le Montréal des Montréalais » ouvert tous les jours

**IMAGES DU FUTUR:** Vieux-Port de Montréal (849-1812) — Exposition internationale sur les applications des nouvelles technologies dans le domaine des arts visuels et des communications, tous les jours de 10h à 23h, jusqu'au 23 sept.

**INTÉRIEURS RÉGIS FORTIN:** 1564 Van Horne, Montréal (270-1880) — Artistes canadiens et d'Amérique latine (Argentine) art africain, objets de collection, du mar. au dim.

**LIBRAIRIE GALERIE LE CENTRE:** 1316 est Ste-Catherine, Montréal (529-0453) — Oeuvres de Henriette Dinu, exposition permanente de tableaux symboliques, à compter du 19 mai

**MAISON DES ARTS DE PIEDMONT:** 136 de la Gare, Piedmont (227-4322) — Exposition des œuvres de René Richard, P.V. Beaulieu, Riopelle, Henri Masson, et autres

**MAISON D'ART SAINT-LAURENT:** 742 Décarie, St-Laurent (744-6683) — Nouvelles acquisitions de Albini Lebanc et Elizabeth Fisher (fermé du 15 au 31 juillet)

**MAISON DU BRASSEUR:** 2901 boul. St-Joseph, Lachine (634-3471) — Sculptures de Yevkiné de Gréel, du 19 juin au 28 juillet, tous les jours

**MAISON DU MEUNIER:** 10897 du Pont, Montréal (872-8749) — L'artiste visionnaire, exposition thématique et didactique sur les grands courants de l'art moderne, du 20 juin au 25 août

**MAISON NATIONALE DES PATRIOTES:** St-Denis-sur-Richelieu (877-3823) — Centre d'interprétation relatif à l'histoire des Patriotes de 1837-1838, de juin à nov. mar. au dim. de 10h à 17h.

**MAISON DU PRESSOIR:** 10855 Du Pressoir, Montréal (280-6783) — Montréal des années 40, photographies de Conrad Poirer, du 17 juin au 1er sept.

**MAISON SIR-GEORGES-ÉTIENNE-CARTIER:** 458 est Notre-Dame, Montréal (283-2882) — Maison historique qui commémore la vie et l'œuvre de Georges-Etienne Cartier, jusqu'au 14 oct. — Exposition sur l'histoire de la ferme canadienne, du 30 juin au 3 sept., tous les jours jusqu'à 17h.

**MAISON TRESTLER:** Chemin de la Commune, Dorion (455-6290) — Visites guidées et historique de la Maison Trestler ainsi que de la ville de Verdun, du mer. au dim. de 11h à 17h.

**MAINOIR DE TONNANCOUR:** 864 rue des Ursulines, Trois-Rivières — Oeuvres de 59 céramistes canadiens, du 16 juin au 26 août, mar. au dim.

**MICHEL TRETREAU ART CONTEMPORAIN:** 1192 Bayou, Montréal (521-2141) — Artistes de la galerie jusqu'au 7 juillet (fermé du 8 au 25 juillet)

**OCCURRENCE:** 911 est Jean-Talon, bureau 039, Montréal (495-3353) — Retrospective des œuvres présentées à la galerie au cours de l'année, du 12 juillet au 11 août, jeu. au sam. de 12h à 17h.

**PALAIS DE LA CIVILISATION:** Ile Notre-Dame, Montréal (872-8111) — Cités-Cinés Prise 2, exposition de Norman McLaren, du 21 juin au 21 oct., tous les jours de 10h à 22h.

**PARC HISTORIQUE NATIONAL LE COMMERCE DE LA FOURRURE:** 1255 boul. St-Joseph, Lachine (537-7433) — Sources de nos plus belles légendes et des plus grands récits d'aventures, histoire des activités économiques du début du 19e siècle, la traite des fourrures, ouvert tous les jours

**PARC HISTORIQUE POINTE-DU-MOULIN:** Le Perrot (453-5936) — Moulin à vent, maison du meunier, centre d'interprétation, visites guidées tous les jours

**RESTAURANT LES JARDINS DU BOISÉ:** 6101 ave du Boisé, Montréal (737-6611) — Oeuvres de Denyse Beaudy Leduc, tous les jours de 11h 30 à 22h.

**RIVERIN-ARLOGES:** 197 chemin du Lac d'Argent, Eastman (297-4646) — Oeuvres de Guy Bailey, du 16 juin au 20 juillet

**VIEUX MOULIN DU VIEUX-BELOEIL:** 991 chemin Richelieu, Beloeil — Bijoux contemporains, Michel-Alain Forgues, sculpteur de bijoux, mar. au dim.

**VIEUX-PORT DE MONTRÉAL:** Hangar no 8, Montréal (847-0008) — Au-dessus d'Expo'ec: Exposition-spectacle Domicile Montréal, évolution de l'architecture résidentielle à Montréal depuis 1850, photographies, maquettes, dessins, fragments d'architecture, mar. au dim. de 12h à 19h, du 22 juin au 2 sept.

**WADDINGTON & GORCE INC.:** 1504 Sherbrooke ouest, Montréal (933-3653) — Exposition d'œuvres des travaux de Avery, Chadwick, Colville, Comtois, Curnoe, Falard, Forestall, Hockney, Knowles, Laliberté (Normand), Lelkovitz, Letendre, Lindzon, McCall, McEwen, Meade, Michener Moore, Paladino, Perrethoff, Riopelle, Scherman, Stewart, Tapies, Warhol, Winterer et autres, jusqu'à sept.

## Bibliothèques

**BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE KIRKLAND:** 17100 boul. Jolys, Kirkland — Oeuvres des étudiants adultes de Janet Harris, professeure d'art, du 1er au 30 juillet, lun. au ven. de 13h à 21h.

**BIBLIOTHÈQUE DE ST-EUSTACHE:** 80 boul. Arthur-Sauvé, St-Eustache (472-4440) poste 259 — Exposition illustrant chacune des étapes du processus de fabrication d'un livre, depuis la remise du manuscrit par son auteur jusqu'à sa distribution et sa vente chez le libraire, du 15 juin au 15 juillet

**MUSÉE DE LA CULTURE FRONTENAC:** 2550 est Ontario, Montréal — Dans 10 ans, l'an 2000, œuvres dont les thèmes sont: l'artiste visionnaire, l'artiste comme penseur et idéologue et la pratique du métier d'artiste, du 20 juin au 25 août

**MAISON DE LA CULTURE MARIE UGUY:** 6052 boul. Monk, Montréal (872-2044) — Vieilles au Québec en l'an 2000, vidéos, textes et photos, du 10 juin au 25 août — Quand les rides du corps nous parlent du cœur, photographies de Robert Laliberté, du 20 juin au 25 août — Dans dix ans, l'an 2000, art contemporain, du 20 juin au 25 août — L'amitié n'a pas d'âge, jeux interactifs, du 20 juin au 25 août

**MAISON DE LA CULTURE MERCIER:** 8105 Hochelaga, Montréal — Dans 10 ans l'an 2000, art contemporain, jeunes artistes québécois, du 21 juin au 25 août — Humanisme et Société, installation verbo-icnique, du 21 juin au 25 août

**MAISON DE LA CULTURE LA PETITE PATE:** 6706 De Lorimer, Montréal — Dans dix ans, l'an 2000, sculptures, peintures, estampes et arts textiles, du 20 juin au 25 août — L'artiste visionnaire, exposition didactique et humoristique servant d'introduction à l'art contemporain, du 20 juin au 25 août — Prospective de ses œuvres en 1974 et 1983, accumulation, exposition itinérante organisée par le Musée d'art contemporain, du 6 juin au 10 août

## Musées

**RESTAURANT-THÉÂTRE LA LICORNE:** 4559 Rue Richer, Montréal (523-2240) — « Tequila », de Nicky Lalonde et adaptée par Claude Maher, m. en S. Serge Caron, du 26 juin au 25 août.

**STUDIO-THÉÂTRE DA SILVA:** Ste-Sophie (Mtl 278-7494) (Ste-Sophie 431-2373) — « Le Moulin à Café », conception Marie-Hélène Da Silva, théâtre d'épée pour toute la famille, du 19 juillet au 5 août, jeu. ven. sam. 19h, dim. 14h.

**LE BARACHOIS DE MATANE:** 200 est du Phare, Matane (562-1939) — « La Lède » de Mrozek et « L'ours » de Tchekhov, m. en S. Minto, du 20 juin au 28 juillet, mer. au sam.

**BÂTEAU-THÉÂTRE L'ESCALE:** Sortie 112, autoroute 20, St-Marc-sur-Richelieu (548-2271) — « Bonne tête man », d'Elizabeth Bourget, m. en S. Gilbert Lepage, à compter du 15 juin, mar. au ven. 21h, sam. 19h, et 22h.

**MAISON DE LA CULTURE MERCIER:** 8105 Hochelaga, Montréal — Dans 10 ans l'an 2000, art contemporain, jeunes artistes québécois, du 21 juin au 25 août — Humanisme et Société, installation verbo-icnique, du 21 juin au 25 août

**MAISON DE LA CULTURE LA PETITE PATE:** 6706 De Lorimer, Montréal — Dans dix ans, l'an 2000, sculptures, peintures, estampes et arts textiles, du 20 juin au 25 août — L'artiste visionnaire, exposition didactique et humoristique servant d'introduction à l'art contemporain, du 20 juin au 25 août — Prospective de ses œuvres en 1974 et 1983, accumulation, exposition itinérante organisée par le Musée d'art contemporain, du 6 juin au 10 août

**MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN:** Cité du Havre, Montréal (873-2878) — L'art d'installation: mise en scène de la collection permanente, du 29 avril au 22 juillet — L'art conceptuel, une perspective, du 5 août au 21 oct. — ouvert du mar. au dim. de 10h à 18h.

**MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS — LE CHÂTEAU DUFRESNE:** Angle Pie I et Sherbrooke, Montréal (295-2575) — Ron Arad, retrospective Dieter Rams et Design au bureau, du 21 juin au 2 sept., mer. au dim. de 11h à 17h.

**MUSÉE D'ART DE JOLLETTE:** Joliette (756-0311) — « Voies » objets d'ivoire à caractère religieux présents dans nos collections et notre culture depuis le début de la Nouvelle-France, du 28 juin au 2 sept. — Ivan Messac, sculpteur, du 28 juin au 2 sept., mar. au dim. 12h à 18h.

**MUSÉE D'ART ST-LAURENT:** 615 boul. Ste-Croix, St-Laurent (747-7367) — Arts anciens et traditions artisanales du Québec • exposition permanente

**MUSÉE BAS SAINT-LAURENT:** 300 St-Pierre, Rivière-du-Loup (418-662-7547) — « Centraire Concoction » à partir de nos collections, un regard sur l'évolution des tentatives, exposition permanente — Photographies de Marie-Alice Dumont, jusqu'au 16 sept. — La fiction • peinture, sculpture, œuvres de Michèle Lorrain, du 22 juin au 19 août — Vu d'un autre oeil • expériences tactiles et sonores dans l'univers des handicaps visuels, du 22 juin au 4 sept. — « Graphisme Québec 89 » de la Société des graphistes du Québec, du 7 juin au 6 sept., du mar. au dim.

**MUSÉE BEAULNE:** 96 Union, Coaticook (819-849-6560) — « Tintin est toujours vivant » Figures des principaux personnages de Tintin, bandes dessinées, vidéos du 19 mars au 8 oct.

**MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:** 1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600) — Collection permanente du musée — Sa voir, voir, voir, du 13h 30 — « La magie t'embrouille » de Michel Farc-Larose, du 27 juin au 15 août, mer. 10h 30 à 13h 30

**LE PATRIOTE DE STE-AGATHE:** Sortie 83, autoroute 15, Ste-Agathe (861-2244) (819-328-3655) — « Cré menteur », de Derek Benfield, adaptation Michel Forger, m. en S. Monique Duceppe, à compter du 15 juin, mar. au ven. 20h 30, sam. 19h et 22h, dim. 15 et 22 juillet à 20h.

**THÉÂTRE BEAUMONT ST-MICHEL:** 511 route 132, St-Michel-de-Bellechasse (sortie 348 de l'autoroute 20) (418-884-3344) — « Les galleurs » de William Van Zandt et Jane Milmore, adaptation et m. en S. Johanne Seymour, à compter du 29 juin, mar. au ven. 20h 30, sam. 1



En attendant Van Gogh

# À la redécouverte de Frans Hals dans sa ville natale

Bernard N'Guyen-The-Mai

EN CETTE année du centenaire de la mort de Van Gogh, c'est la Hollande au complet qui semble s'être mobilisée pour lui rendre un vibrant hommage. Alors qu'Amsterdam accueille un flot continu de visiteurs au Musée Van Gogh, la ville voisine, Haarlem, présente au Musée Frans Hals, jusqu'au 22 juillet, une rétrospective Frans Hals, qui était un des peintres favoris de Van Gogh. N'a-t-il pas écrit, en effet, dans une de ses lettres : « Quel plaisir de voir un Frans Hals ; comme cela est totalement différent de ces tableaux où tout est soigneusement lissé de la même manière. »

L'exposition, qui rassemble pour l'occasion 75 tableaux de Hals, occupe le cadre parfait pour nous faire replonger dans le 17<sup>e</sup> siècle hollandais. En effet, le Musée est dans un asile de vieillards, un « *Oudemanshuis* » construit en 1608, où les fenêtres à petits carreaux font écho au sol carrelé noir et blanc.

Avec les tableaux de Frans Hals (env. 1582-1666), c'est toute une société qui revit sous nos yeux. Un des plus célèbres portraitistes de Haarlem, Hals est le peintre de ces toiles immenses de gardes civiques, de bourgmestres, de pasteurs, de ré-

gents qui s'étalent ici sur des salles entières.

Plus que tout autre, Hals est identifié à cette peinture hollandaise d'alors, si distincte, celle du Siècle d'Or sur laquelle trône la bourgeoisie régnante. Dû à un intérêt manifeste des commerçants et autres bourgeois pour collectionner les tableaux, le peintre hollandais peint ces patrons prospères qui ont remplacé les dignitaires de l'Église, à l'inverse des autres pays européens catholiques. S'appuyant seulement sur la classe dominante de Haarlem, les commandes de Frans Hals vont alors dépendre du contexte économique local.

Il est intéressant de noter, par ailleurs, dans les galeries de portraits, l'évolution du style de Frans Hals. Ainsi ses premiers portraits d'environ 1616 comme celui du *Banquet des officiers de la Garde civique de St-George* (Frans Hals Museum, Haarlem, 1616), se caractérisent déjà par une touche très vive, rapide où les coups de pinceaux sont apparents, et par une palette de couleurs très étendue. Les portraits de 1640 comme celui des *Régents de l'Hôpital St-Elizabeth* (Frans Hals Museum, Haarlem, 1641) marquent, par contre, une nette simplicité dans l'utilisation des couleurs. Il communique par cette sobriété, l'austérité de ces personnages. Les portraits ul-

térieurs d'après 1650 reflètent un net retour vers un style très libre où les traits de pinceau redeviennent visibles.

Dans les autres salles du Musée se trouvent les tableaux d'histoire, de la mythologie, de la Bible comme les tableaux des évangélistes Mathieu et Luc et surtout de genre, c'est-à-dire apparemment tirés de la vie quotidienne mais avec un sens plus profond tels ces enfants jouant de la musique qui illustrent l'un des sens, l'ouïe.

Avec les tableaux de genre, on est face au Frans Hals qui a été rendu célèbre, celui de la souplesse du mouvement. Ces tableaux étant peints pour des ventes publiques, Hals était dégagé de toute contrainte, à l'inverse des portraits qui étaient des commandes.

L'art de Hals se caractérise alors par des représentations typées de personnages du peuple ou du théâtre, le plus souvent joyeux, quelquefois à demi-nus, sur un fond clair (*Le Joyeux Buveur*, Rijksmuseum Amsterdam, 1628-30). On y voit ici une influence des adeptes hollandais de Caravaggio, le maître italien du *chiaroscuro*, c'est-à-dire de la peinture riche en contrastes de lumières et d'ombres.

Malgré ce rapide survol de la production de Frans Hals entre 1616 et 1664, cette exposition contribue à placer Frans Hals parmi les plus grands maîtres de la peinture néerlandaise du Siècle d'Or avec Rembrandt et Vermeer. Dans ce coup de pinceau direct et souple, on voit déjà la touche légère des Impressionnistes.

Enfin, on remarquera en passant d'une salle à l'autre la richesse du



PHOTO FRANS HALSMUSEUM

Banquet pour les officiers de la Garde civique de Sir George, huile sur toile (1627).

meublier et du revêtement mural en cuir et or. Des tableaux de la famille Hals et des peintres contemporains de Frans Hals complètent l'exposition et donnent une autre vision de Haarlem.

Pour se rendre au Frans Hals Museum de Haarlem, on prend l'autoroute A5 à partir d'Amsterdam ou bien le train depuis la Gare centrale d'Amsterdam. Il y a un départ pour Haarlem toutes les dix minutes. De-

puis la gare, le Musée Frans Hals est à environ 15 minutes en direction de la place du marché ou Grote Markt. On peut obtenir également des billets combinés train et billet d'entrée dans toutes les gares de Hollande.

**FOUS DE Dali**

**OUVERT CE SOIR JUSQU'À 21 H**

**135 ŒUVRES DALIBOLIQUES**

Tous les jours de 10 h à 19 h  
Billets en vente au Musée jusqu'à 18 h  
ainsi qu'aux comptoirs Admission (514) 522-1245  
Musée des beaux-arts de Montréal  
1379, rue Sherbrooke ouest  
(métro Guy-Concordia ou Autobus 24)  
Renseignements : (514) 285-1600

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

27 AVRIL - 29 JUILLET 1990

TRUST ROYAL  
CITE 1010  
IBERIA  
La Presse  
cpm  
CKAC73AM  
CIAD 800 (514) 285-1600



PHOTO LONDON NATIONAL GALLERY

Portrait de Jean de la Chambre, huile sur panneau (1638).



PHOTO MUSEUM DER BILDENDEN KUNSTE

Mulat, huile sur toile (1628-1630).

**DESIGN RON ARAD**

**RÉTROSPECTIVE DIETER RAMS**

et

**DESIGN AU BUREAU**

jusqu'au 2 septembre 1990

Café-boutique

**CHÂTEAU DUFRESNE**

MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS DE MONTRÉAL

Mercredi à dimanche de 11h à 17h

Entrée par le boulevard Pie IX ou 2928, avenue Jeanne d'Arc (514) 259-2575

**GALERIE D'ART**

**RAFAEL GOLDCHAIN**  
Nostalgie d'un pays inconnu

**LORNE GREENBERG**

Le progrès de l'humanité: Une chronique du Mexique

**LINDA RUTENBERG**  
Visions sacrées

**jusqu'au 19 juillet**

Lun. au jeu. 9h à 19h, ven. 9h à 16h, dim. 10h à 17h. Tél.: 739-2301

5170 Chemin de la Côte Ste-Catherine, Montréal, Québec, H3W 1M7.

**CENTRE SAIDYE BRONFMAN**

**BRACONNER**

**c'est voler!**